

LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE
(1860)



ALEXANDRE DUMAS

Le gentilhomme de la montagne
drame en cinq actes, en huit tableaux,
avec prologue

Porte-Saint-Martin. – 12 juin 1860.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-25-6

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Un site sauvage de la sierra Nevada ; une tombe nouvellement creusée ; à l'entour, une cinquantaine de bandits. – La toile se lève au moment où les bandits viennent de jeter sur la fosse la dernière pelletée de terre. – Les ouvriers qui ont creusé la terre sont là, appuyés sur leur bêche.

Scène première

Torribio, Vicente, Comacho, bandits, fossoyeurs.

TORRIBIO, aux fossoyeurs

Allez ! il n'est plus besoin de vous ici ; mais comme il ne doit pas être dit que ceux qui ont creusé la fosse du plus brave capitaine qui ait jamais existé de Pampelune à Grenade et de Cadix à Saragosse n'ont pas été largement récompensés, voici mille réaux qui vous sont alloués sur la bourse commune de la bande.

UN FOSSEYEUR

Merci, nos dignes seigneurs. Ah ! si l'on consultait les gens de la montagne, ce ne sont pas de braves cavaliers comme vous que l'on pendrait.

TORRIBIO

Non, ce sont ceux qui nous pendent ; je suis de ton avis, mon brave homme. Mais il nous reste à rendre les derniers honneurs à notre chef, et à parler de nos petites affaires, et, pour l'une ni pour l'autre de ces deux choses, nous n'avons besoin de témoins. – Allez !

(Les fossoyeurs se retirent par la gauche.)

Scène II

Les mêmes, hors les fossoyeurs.

TORRIBIO

Allons, mes amis, un dernier adieu à celui que réjouissait tant l'odeur de la poudre, et qui, si profondément endormi qu'il soit, tressaillira au bruit de vos carabines.

VICENTE, avec d'autres hommes

À celui qui n'a jamais reculé devant l'ennemi !

(Ils déchargent leurs carabines.)

TORRIBIO, avec d'autres hommes

À celui qui n'est tombé que par félonie et par trahison !...

(Coup de feu.) Puisses-tu vivre éternellement dans nos mémoires, brave des braves ! (Descendant la scène, suivi de plusieurs.) Mais puisse José l'Aragonais qui t'a trahi mourir quelque jour, pendu par les pieds... et que sa chienne de carcasse, livrée aux insultes de l'air et des corbeaux, se balance éternellement entre ciel et terre, comme un exemple réservé aux traîtres !

TOUS

Oui ! oui !

VICENTE

Malheur à José l'Aragonais !

COMACHO

Malheur et malédiction sur lui !

TOUS

Oui, malheur !

VICENTE

Et maintenant, camarades, celui qui connaissait si bien le prix du temps ne nous en voudra pas de ne point le perdre. – Nous sommes, Torribio et moi, vos deux lieutenants ; nous avons donc droit l'un ou l'autre à remplacer notre brave capitaine mort. – Il vous faut choisir celui de nous deux qui vous paraîtra le plus digne, et celui-là sera notre chef suprême ; les autres lui obéiront sans murmurer.

COMACHO

Que chacun de vous fasse valoir ses titres au grade qu'il réclame, et nous jugerons lequel de vous deux a le mieux mérité la place de notre capitaine... N'est-ce pas, vous autres ?... – Il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ici aux honorables compétiteurs que les trois grandes vertus que nous apprécions sont le dévouement, le courage et la ruse.

(Mouvement d'approbation.)

VICENTE, prenant le milieu

Je commence... et je choisis le dévouement !... Lorsqu'il y a deux ans, notre capitaine fut pris et conduit dans les prisons de Grenade, la veille du jour où, condamné à mort, il devait être exécuté, je m'introduisis dans sa prison sous un habit de moine ; on nous laissa seuls, car on me prenait pour le confesseur. Au moment où le capitaine s'agenouillait devant moi, je me fis reconnaître et le forçai, malgré sa résistance, en l'adjurant au nom de nous tous, à revêtir mes habits et à sortir de la prison en me laissant à sa place ; il sortit et vous fut rendu. Le lendemain, au moment où l'on me conduisait au supplice, il fondit sur mon escorte avec vingt hommes déterminés, et, après un combat acharné, m'enleva. S'il eût échoué, j'étais pendu... la potence n'était plus qu'à vingt pas de moi... Eh bien, ce que j'ai fait pour le capitaine, croyez-vous que je sois prêt à le faire encore pour le premier venu d'entre vous ?... Répondez !...

TOUS

Oui, oui, nous le croyons !... Vive Vicente !...

COMACHO

À votre tour, señor Torribio.

TORRIBIO

Eh bien, je ne suis pas fâché que Vicente ait pris le dévouement, car j'excelle dans la ruse, et je le prouve... (Mouvement d'attention de tous les bandits.) Vous vous rappelez, mes amis, ce beau jeune homme que nous arrê tâmes sur la route de Barcelone ?... Il fit résistance et fut tué. C'était un noble cavalier qui se nommait don Eusebio d'Aroo... Il était fiancé à une jeune fille de Cordoue qui avait quatre cent mille réaux de dot ; il ne l'avait jamais vue, quoiqu'elle fût sa cousine ; l'affaire avait été arrangée entre les parents. Vous vous partageâtes ses bijoux et sa bourse, et je vous laissai ma part, à la condition que j'aurais un de ses habits, son cheval et ses papiers. À votre avis, le marché était mauvais... Je le trouvais bon, moi... et voici ce que je fis : monté sur son cheval, vêtu de ses habits, muni de ses papiers, je

me présentai chez le beau-père sous le nom de don Eusebio d'Aroo. Je plus à doña Leonor, je touchai la dot, et j'épousai. Le lendemain du mariage, il n'y avait plus ni dot ni mari... (On rit.) C'est pour cela, mes bons amis, qu'à votre grand étonnement, à vous qui ignoriez l'aventure, je suis resté garçon. Que voulez-vous ! je craignais d'être pendu comme bigame... et morbleu !... si jamais je dois être pendu... que ce soit au moins comme votre compagnon. Ayant inventé cette ruse-là, je pourrais bien en inventer dix autres, convenez-en !

TOUS

Oui, oui, oui !... Vive Torribio !

COMACHO

Un instant ! et le courage ?... Il me semble que nous avons un peu négligé le courage.

TORRIBIO

Le courage, parmi nous, est trop commun pour être une vertu.

TOUS

Il a raison. Votons ! votons !

Scène III

Les mêmes, un bandit, sur le rocher à droite.

LE BANDIT

Camarades ! camarades ! deux cavaliers à cheval viennent par la route de Grenade... À leur tournure, ils paraissent nobles ; à leurs chevaux et à leurs vêtements, ils semblent riches !...

TORRIBIO

Où sont-ils ?...

LE BANDIT

À cent pas d'ici ; mais comme ils viennent au galop de leurs chevaux, ils ne tarderont pas à passer par ce sentier.

VICENTE, qui est allé
regarder sur le rocher

Non, les voilà qui s'arrêtent, ils mettent pied à terre... L'un d'eux attache son cheval à un arbre... le second en fait autant... Ils se dirigent de ce côté... Ils viennent.

TORRIBIO

S'ils nous apercevaient, ils pourraient retourner sur leurs pas... Cachons-nous, prenons notre belle, tombons sur eux et dévalisons-les... Je donnerai le signal, comme le plus ancien de la bande.

LE BANDIT

Les voilà !

TORRIBIO

Cachons-nous !

(Ils disparaissent vers le fond par différents côtés.)

Scène IV

Les bandits, cachés ; don Alvar, don Fernand.

Ils paraissent sur le haut du rocher de droite.

DON ALVAR, descendant le premier

Par ici, don Fernand ! voici un endroit propice. — Faites comme moi, je vous prie, descendez !

DON FERNAND

Pardon, mais avant de vous obéir, à vous à qui je ne connais pas le droit de me commander, j'ai à vous demander une explication...

DON ALVAR

Demandez ; cette explication, que je vous ai refusée ailleurs, je suis prêt à vous la donner ici ; car nous sommes arrivés au but de notre course.

DON FERNAND, descendant à son tour

En rentrant chez moi, ce matin, je vous ai trouvé à ma porte, en selle sur un cheval, et tenant un second cheval par la bride.

DON ALVAR

C'est vrai.

DON FERNAND

Je vous ai demandé ce que vous faisiez là... « Je vous attends, m'avez-vous répondu ; avez-vous votre épée ?... — Elle ne me quitte jamais... — Montez sur ce cheval, alors, et suivez-moi. —

Je ne suis pas ; j'accompagne ou je précède. » Est-ce bien là ce que nous avons dit ?...

DON ALVAR

Mot pour mot... seulement, j'ai ajouté : « Oh ! tu ne me précéderas pas, car je suis pressé d'arriver. »

DON FERNAND

Vous avez mis votre cheval au galop, j'y ai mis le mien... Nous sommes entrés ventre à terre dans la montagne, et, arrivés ici...

DON ALVAR

Et arrivés ici, l'endroit m'ayant paru favorable, je vous ai dit : « Faites comme moi, don Fernand, descendez. » Maintenant, j'ajoute : descendez et tirez votre épée ; car vous vous doutez bien que c'est pour combattre, n'est-ce pas, que je vous ai été chercher ?

DON FERNAND

Je m'en suis douté tout d'abord, don Alvar. – Un mot, cependant... J'ignore ce qui peut avoir changé notre amitié en haine... Frères hier, ennemis aujourd'hui !

DON ALVAR, tirant son épée

Ennemis, justement parce que nous sommes frères ; frères... par ma sœur. – Allons, l'épée à la main, don Fernand !

DON FERNAND

Mon ami, je ne me battrai pas... (Mouvement de don Alvar.) Je ne me battrai pas avec vous que je ne sache pourquoi je me bats.

DON ALVAR, tirant de sa poche

un paquet de lettres

Connaissez-vous ces lettres ?...

DON FERNAND, ouvrant une lettre et jetant

les yeux dessus, puis passant à gauche

Oh ! malheur à l'homme assez fou pour confier au papier les secrets de son cœur et l'honneur d'une femme !

DON ALVAR

Avez-vous reconnu ces lettres ?...

DON FERNAND

Je ne puis le nier, elles sont de ma main.

DON ALVAR

Alors, tirez donc votre épée, afin que l'un de nous deux reste mort près de l'honneur mort de ma sœur.

DON FERNAND

Je suis fâché que vous vous y soyez pris ainsi, don Alvar, et que vous ayez rendu presque impossible, par votre menace, la proposition que j'allais peut-être vous faire.

DON ALVAR

Oh ! lâche !... (Mouvement de don Fernand. – Reprenant.) Oui, lâche ! qui, lorsqu'il voit le frère l'épée à la main, propose d'épouser la femme qu'il a déshonorée !

DON FERNAND

Vous savez que je ne suis point un lâche, don Alvar ; d'ailleurs, si vous ne le savez pas, au besoin, je vous l'apprendrai... Écoutez-moi donc !

DON ALVAR

L'épée à la main ! Où le fer doit parler, la langue doit se taire.

DON FERNAND

J'aime votre sœur, don Alvar ; votre sœur m'aime ; pourquoi ne vous appellerais-je pas mon frère ?

DON ALVAR

Parce que mon père a dit qu'il n'appellerait jamais son fils un homme perdu de dettes et de débauches.

DON FERNAND

Votre père a dit cela, don Alvar ?

DON ALVAR

Oui, et je te le redis après lui ; et, pour la troisième fois, j'ajoute : l'épée à la main, don Fernand !

DON FERNAND, sombre

Pourquoi donc y a-t-il des hommes qui cherchent obstinément la mort, quand la mort ne demanderait pas mieux que de les fuir ?

DON ALVAR

L'épée à la main ! l'épée à la main ! ou ce n'est pas de la

pointe, c'est du plat que je frapperai !

DON FERNAND

Tu le veux donc ?

DON ALVAR, s'avançant avec menace

Don Fernand !

DON ALVAR

Un pas en arrière, monsieur, je suis prêt.

(Ils se battent. – Don Alvar tombe blessé.)

DON FERNAND

Blessé !...

DON FERNAND, se précipitant sur lui

Seulement blessé, n'est-ce pas ?...

DON ALVAR

Blessé à mort !

DON FERNAND

Dieu m'est témoin que c'est vous qui m'avez forcé à ce duel.
Que puis-je faire pour vous, mon frère ?...

DON ALVAR

Rien, car la seule chose dont j'aie besoin, c'est un prêtre !

DON FERNAND, le relevant

Je connais, à cent pas d'ici, un ermitage de moins pénitents ;
levez-vous et appuyez-vous sur mon bras, je vous y conduirai.

DON ALVAR

Je ne puis me tenir debout.

(Il chancelle.)

DON FERNAND

Avec l'aide de Dieu, je vous porterai, alors !

(Il le prend dans ses bras.)

DON ALVAR

Inutile, je meurs !... Mais, en reconnaissance de votre bonne
volonté, je demanderai à Dieu, en face de qui je vais me trouver,
que vous ne mouriez pas comme moi sans confession !... Adieu,
don Fernand ! je ne puis vous pardonner le déshonneur de ma
sœur, mais je vous pardonne ma mort !... Mon Dieu ! ayez pitié
de moi !

(Il meurt.)

DON FERNAND

Mort ! je l'ai tué, lui, mon meilleur ami !... Il m'a pardonné ; mais moi, je ne me pardonnerai pas.

(Il s'incline sur lui et sanglote. Pendant cette scène, les bandits se sont montrés plusieurs fois, mais pour se retirer presque aussitôt. Ils semblent sur le point de faire irruption, quand six alguazils, conduits par un alcade mayor, entrent en scène et entourent Fernand, qui, absorbé dans sa douleur, ne les voit ni ne les entend.)

Scène V

Les mêmes, l'alcade mayor, les alguazils.

Ils arrivent par la gauche.

L'ALCADE

Nous arrivons trop tard, il est mort ! (Touchant l'épaule de don Fernand.) Don Fernand de Torrillas, vous êtes notre prisonnier !

DON FERNAND

Moi ?...

L'ALCADE

Oui, vous !

DON FERNAND

C'est bien, messieurs, vous avez ma parole de ne pas fuir. Je rentrerai dans la ville derrière vous et me mettrai à la disposition de la justice.

L'ALCADE

Ce n'est point derrière nous que vous rentrerez à la ville, c'est avec nous.

DON FERNAND

Je croyais vous avoir dit, messieurs, que je vous donnais ma parole ?

L'ALCADE

Nous avons l'ordre de vous ramener, et nous vous ramènerons...

DON FERNAND

Messieurs, je ne suis pas un voleur ou un assassin, pour ren-

trer dans la ville où je suis né, où je suis connu, où j'ai mon père et ma mère, entre vos alguazils... Provoqué par mon ami don Alvar, je me suis battu contre lui à mon corps défendant ; un duel est un malheur, mais ce n'est pas un crime ! Marchez devant, messieurs ; je vous suivrai !...

(On enlève le corps de don Alvar.)

L'ALCADE

Votre duel n'est pas un duel, don Fernand, puisqu'il a eu lieu sans témoins... c'est un meurtre !... Vous rentrerez donc à Grenade comme un meurtrier, non-seulement entre des alguazils, comme vous dites, mais encore lié et garrotté.

DON FERNAND

Messieurs, messieurs, rappelez-vous que le Cid n'a pas voulu se laisser lier les mains même par son père.

L'ALCADE

Il faudra pourtant bien que vous vous décidiez à vous les laisser lier par nous, mon gentilhomme ; et si ce n'est de bonne volonté, ce sera de force.

DON FERNAND, faisant un bond
en arrière et ramassant son épée

Messieurs, c'est bien assez d'un cadavre ! Voyons, ne me mettez pas plusieurs meurtres sur la conscience dans un seul jour.

L'ALCADE

Prenez garde, mon cavalier ! Notre jeune roi don Carlos est sévère ! Avec lui, le bourreau suit de près le meurtrier ! Bas les armes, señor ! bas les armes !

DON FERNAND

Encore une fois, je vous engage ma parole de gentilhomme de me rendre droit à la prison, et cela, à l'instant même, sans retard, dans le temps qu'il me faudra pour gagner la ville, sans passer par la maison de mon père, sans dire adieu à ma mère... Y consentez-vous ?

L'ALCADE

Non.

DON FERNAND

Je vous offre de vous suivre ou de vous précéder, de marcher à cent pas de vous, soit devant, soit derrière, sans que vous me perdiez de vue... Y consentez-vous ?

L'ALCADE

Non.

DON FERNAND

Eh bien, alors, que le sang retombe sur la tête de ceux qui l'auront fait verser... Venez me prendre !

L'ALCADE

Allons, sus au rebelle qui lève l'épée contre les gens du roi !
(Combat entre don Fernand et les alguazils ; il en tue un, en blesse deux et va succomber sous le nombre, quand tous les bandits se lèvent.)

Scène VI

Les mêmes, les bandits.

TORRIBIO, aux alguazils

Holà ! camarades ! bas les armes, s'il vous plaît !

(Ils descendent tous en scène.)

L'ALCADE

Que veut dire ceci ?...

TORRIBIO

Que nous sommes assez souvent vos prisonniers pour qu'une fois par hasard les rôles changent. Abaissez les épées, et qu'on laisse libre ce gentilhomme.

L'ALCADE

Allez-vous donc nous assassiner, misérables ?...

VICENTE

C'est selon ! cela dépendra beaucoup de monsieur.

(Il montre don Fernand.)

DON FERNAND

Comment ! de moi ?... Qui êtes-vous donc ?...

TORRIBIO

Nous sommes des gentilshommes de la montagne. Il n'est point possible que vous n'ayez entendu parler de nous ?...

DON FERNAND

Ah ! ah !

VICENTE

Justement... Eh bien, voilà... Nous avons une petite proposition à vous faire, seigneur cavalier, à vous qui êtes un gentilhomme de la ville.

DON FERNAND

Parlez.

TORRIBIO

Oh ! ce que nous avons à vous dire est bien simple... Vous avez à choisir entre ces messieurs et nous : avec ces messieurs, l'échafaud ; avec nous, la royauté.

DON FERNAND

Je ne vous comprends pas.

TORRIBIO

C'est clair, cependant ; nous avons tout vu et tout entendu : vous vous êtes conduit en brave et loyal cavalier, et, pour cela, on vous garrotte, on vous conduit en prison, on vous juge, on vous condamne et on vous coupe le cou ; et encore, ne vous fait-on cette grâce que parce que vous êtes noble ! Nous, au contraire, nous vous disons : Don Fernand, vous êtes un bras vigoureux, un cœur loyal, une âme inflexible ! don Fernand, notre capitaine a été tué hier, nous l'avons enterré aujourd'hui ; voilà sa fosse !... (Il montre la fosse, qui est au fond, vers le milieu du théâtre.) Nous nous disputions, Vicente et moi, la place qu'il a laissée vacante. Cette place, depuis un quart d'heure, nous nous en reconnaissons indignes !... Don Fernand, dites un mot, et cette place est à vous.

DON FERNAND, à l'alcade

Ai-je encore le droit, sur ma parole, de me rendre seul en prison et d'y attendre le jugement, tel qu'il plaira à la loi de le porter ?...

L'ALCADE

Oui, si par force on nous retient ici ; non, si nous sommes libres.

DON FERNAND

Ainsi, vous voulez toujours, au lieu de me laisser, comme je vous l'ai offert, marcher devant ou derrière vous, me faire traverser la ville lié et garrotté ?...

L'ALCADE

Toujours !

DON FERNAND

Et ni supplications ni prières ne changeront rien à votre résolution ?...

L'ALCADE

Non, car nous représentons la loi, et nous sommes inflexibles comme elle.

DON FERNAND, aux bandits

Amis, vous m'avez offert une royauté ?...

TORRIBIO

Et nous vous l'offrons encore...

DON FERNAND

La royauté, songez-y, c'est votre soumission ; c'est, en mes mains, le droit de vie et de mort sur le premier comme sur le dernier de vous !

VICENTE

Nous te l'accordons.

DON FERNAND

Et vous tous aussi ?...

TOUS

Oui, oui, oui ! nous tous !

DON FERNAND

Amis, voici ma main. Don Fernand de Torillas est votre capitaine !

(Les bandits s'approchent.)

L'ALCADE

Capitaine de meurtriers et de brigands !

(Mouvement d'indignation des bandits.)

DON FERNAND, les arrêtant du geste

De meurtriers et de brigands, c'est cela... Je te remercie

d'avoir prononcé ces deux mots... (Aux bandits.) Oui, je suis votre capitaine ! Rangez-vous donc autour de moi... et sur ces mains teintes de sang, jurez-moi obéissance et fidélité jusqu'à la mort.

LES BANDITS

Jusqu'à la mort !

DON FERNAND

Bien ! et par ces mains teintes de sang, je vous jure ici, moi, à mon tour, d'être jusqu'à la mort votre fidèle et ferme capitaine !... Êtes-vous contents ?...

TOUS, avec joie

Oui ! oui !

TORRIBIO, à don Ferdinand,
montrant les alguazils

Et maintenant, capitaine, qu'ordonnes-tu de ces hommes ?

DON FERNAND

Qu'ils retournent à la ville et qu'ils racontent ce qu'ils ont vu.

VICENTE

Allez ! vous êtes libres : le capitaine vous fait grâce.

L'ALCADE, à don Fernand

Nous nous reverrons, don Fernand de Torrillas, nous nous reverrons !

DON FERNAND

Ne le souhaite pas !

(Les alguazils sortent.)

Scène VII

Tous les bandits, don Fernand.

TOUS, s'inclinant et criant

Vive don Fernand de Torrillas ! vive notre capitaine !

DON FERNAND, la tête penchée

sur sa poitrine et rêveur

Pourvu que ma pauvre mère n'en meure pas !

(Mêmes cris des bandits.)

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

L'auberge du Roi more. – Salle basse avec une porte au fond, donnant sur la route. – À gauche de cette porte, une fenêtre à hauteur d'appui, donnant aussi sur la grand'route. – Dans la partie latérale de droite, une sortie de plain-pied avec le jardin. – À gauche, portes au premier et au second plan ; du même côté, table, sièges. – Tout le pittoresque possible dans l'arrangement intérieur de la posada. – Au lever du rideau, Ginesta est à droite, assise près de la porte, et filant au fuseau. – Près d'elle, quatre servantes, également assises, travaillent à différents ouvrages. – À gauche, à la table, sont assis Calabasas et un bandit ; ils boivent.

Scène première

Un bandit, Calabasas, Paquitta, les servantes,
Ginesta, jeune fille de quinze à seize ans :
costume de bohémienne aux couleurs éclatantes.

PAQUITTA, travaillant à une tapisserie et chantant
Grenade, ô mon adorée,
À la ceinture dorée,
Sois ma femme et pour toujours,
Prends en dot, dans mes Castilles,
Trois couvents avec leurs grilles,
Trois forts avec leurs bastilles,
Trois villes avec leurs tours.

Scène II

Les mêmes, Vicente, entrant par le fond.

VICENTE

Bonjour, Paquitta ! Bonjour, Ginesta !

GINESTA

Bonjour, Vicente.

VICENTE, bas

Calabasas !

CALABASAS, se levant
et s'éloignant de la table

Que veux-tu ?

VICENTE, descendant à la droite
Le capitaine est-il ici ?...

CALABASAS
Non...

VICENTE
S'il rentrait, préviens-le que le premier voyageur qui va passer ne doit pas être arrêté, attendu qu'il ne fait que précéder un vieux seigneur et sa fille, qui paraissent fort riches.

CALABASAS
Oui, et qu'en l'arrêtant, on effaroucherait les autres ?

VICENTE, riant
Tu es plein d'intelligence, Calabasas. (Il prend un verre et boit. – Continuant.) Mais je cours prévenir les compagnons, qui sont embusqués *al malo sitio*. (Il va pour sortir par la porte du fond.) Peste ! le voyageur me verrait, car il n'est plus qu'à cent pas d'ici... Ah ! de ce côté !... (Il fait signe au bandit de le précéder. – Aux femmes, en passant.) Au revoir, les belles filles !
(Ils disparaissent par la sortie de droite.)

Scène III

Calabasas, Ginesta, Paquitta, les servantes,
don Ramiro, suivi d'un domestique.

DON RAMIRO, au dehors
Holà ! de l'hôtellerie !... (Il paraît. – À son domestique.) Une mesure d'orge à mon cheval. (Entrant.) Un verre de xérès à moi !

CALABASAS
Entrez, mon gentilhomme.
(Les femmes se lèvent, moins Ginesta.)

– On s'empresse de le servir.)
DON RAMIRO, marchant à grands pas
Un dîner, le meilleur possible, à ceux qui me suivent.

CALABASAS

Quoique située dans la montagne, la posada du *Roi more* n'est pas dénuée, Dieu merci ! – Nous avons dans le garde-manger toute espèce de gibier et de viande. Nous avons une olla-podrida sur le feu... un gaspacho qui trempe depuis hier, et, si vous voulez attendre un de nos amis, grand chasseur, qui est à la poursuite d'un ours descendu de la montagne pour manger mon orge, nous aurons bientôt de la venaison fraîche à vous offrir.

DON RAMIRO

Merci, nous n'avons pas le temps d'attendre le retour de ton chasseur. (À Paquitta.) La belle fille, cueille-moi dans le jardin un bouquet de tes plus belles fleurs.

CALABASAS

Faites ce que l'on vous ordonne. (Paquitta sort par la droite. – Continuant, à don Ramiro, qui s'est assis.) Quant à moi, monseigneur, je ferai de mon mieux.

DON RAMIRO, se versant et buvant

Bien que je sois convaincu que celle que je précède est une véritable déesse qui ne vit qu'en respirant le parfum des fleurs et en buvant la rosée du matin, prépare toujours ce que tu as de meilleur.

CALABASAS

Combien de couverts ?

DON RAMIRO

Deux.

CALABASAS

Un pour le père, l'autre pour la fille... Les domestiques mangeront à la cuisine, après avoir servi les maîtres... Ne leur épargnez pas le val-de-peñas.

DON RAMIRO, se levant

Maintenant, un charbon allumé.

CALABASAS, à la porte de gauche

Gil, dans le brasero, un charbon.

PAQUITTA, rentrant avec une corbeille pleine de fleurs

Voici les fleurs demandées, mon gentilhomme.

(Gil apporte un grand vase dans lequel sont des charbons allumés.)

CALABASAS

Et voici le brasero.

DON RAMIRO, tout en jetant une pincée
de parfum dans le brasero, aux servantes

Choisissez les plus belles de ces fleurs pour en faire un bouquet, et laissez-moi les autres.

(Pendant que Calabasas promène le brasero dans la salle pour la parfumer, don Ramiro fait une jonchée avec les fleurs restées dans la corbeille.)

PAQUITTA, lui présentant le bouquet

Est-ce là ce que vous désirez, señor ?

DON RAMIRO, remettant la corbeille

À merveille ! Lie-le maintenant... (L'arrétant et prenant le bouquet.) Non, attends ! (Il tire de sa poche un ruban, et noue le bouquet. – Aux servantes.) Tenez !... voici deux philippes d'or pour le dérangement que je vous ai causé.

(Les servantes se retirent par la gauche.)

CALABASAS, s'inclinant devant lui

Je désire être souvent dérangé ainsi, mon gentilhomme.

DON RAMIRO

Maintenant, si don Velasquez de Haro te demande qui a commandé le dîner, tu lui diras que c'est un cavalier dont tu ignores le nom ; si doña Flor te demande qui a fait pour elle cette jonchée, qui a préparé ce bouquet... (il lui remet le bouquet) et qui a brûlé ces parfums, tu lui diras que c'est son courrier d'amour, don Ramiro d'Avila... (À Ginesta.) Adieu, la jolie fille !

(Il s'élançe au dehors par le fond.)

Scène IV

Calabasas, Ginesta, servantes et serviteurs.

CALABASAS, à la porte de gauche

Allons, vite, préparez la table !... Amapola, deux couverts ! Perez, descendez à la cave ! Gil, des verres et des serviettes blanches !... Hâtez-vous ! (Regardant au fond.) Voici le seigneur don

Velasquez et sa fille... Et vite ! vite ! voici les voyageurs.

(Sur ce qui suit, on prépare la table.)

GINESTA, chantant

Si le ciel est pur,

Prends garde !

Si le sentier sûr,

Regarde !

Et que la Vierge aux yeux d'azur

Te garde !

Adieu ! voyageur, adieu !

Allez en paix avec Dieu !

PAQUITTA, sur la fin du chant

Voici la table prête.

Scène V

Les mêmes, don Velasquez, doña Flor,

Nunez, quatre domestiques.

CALABASAS

Soyez le bienvenu, señor ! Soyez la bienvenue, señora !

(Il lui présente le bouquet.)

DON VELASQUEZ

Les mêmes parfums et les mêmes fleurs que dans les autres stations ! C'est véritablement un courrier d'amour comme tu en mérites un, ma fille.

DOÑA FLOR, s'asseyant près de la table

Croyez, mon père, que je n'ai en rien autorisé don Ramiro à nous précéder ainsi.

DON VELASQUEZ

Loin de me fâcher de cette courtoisie, mon enfant, j'aime à voir que toute galanterie n'est pas morte dans notre pauvre Espagne ; et, en vérité, je trouve qu'elle n'a pas trop changé pendant les vingt ans que j'ai passés au Mexique.

GINESTA, à part

Elle est belle !... elle est aimée !... elle est heureuse !...

(Calabasas, qui était à gauche, causant avec ses serviteurs, s'approche de Ginesta et lui fait signe de se retirer. — Elle sort par la droite, les

serviteurs sortent par la gauche.)

Scène VI

Doña Flor, don Velasquez, Calabasas.

CALABASAS

Son Excellence daignera-t-elle prendre son repas dans ma pauvre hôtellerie ?

DON VELASQUEZ

As-tu faim, mon enfant ?

DOÑA FLOR

Merci, mon père. Je voudrais bien continuer notre route, afin de ne pas nous trouver engagés dans ces montagnes pendant la nuit.

DON VELASQUEZ, à Calabasas

Vous entendez, mon ami ; mais comme vous avez fait des préparatifs, et que ces préparatifs ne doivent pas être perdus, voici en dédommagement de votre peine...

(Il lui donne quelques pièces de monnaie.)

CALABASAS

Bien ! merci, señor, merci !

(Il sort par la gauche.)

Scène VII

Doña Flor, Don Velasquez.

DON VELASQUEZ

Tu as raison, mon enfant, nous allons profiter des deux heures de jour qui nous restent pour achever la traversée de la sierra.

DOÑA FLOR, riant et se levant

Et puis avouez, mon père, que vous avez grande hâte d'arriver à Grenade ?

DON VELASQUEZ

Sans doute ; le roi m'y attend.

DOÑA FLOR

Le jeune roi don Carlos, que vous avez si fidèlement servi pendant sa minorité, s'est sans doute souvenu de vos services, et

veut vous témoigner sa reconnaissance... Cela ne me surprend point ; mais ce qui m'étonne, c'est l'empressement que vous semblez mettre à courir au-devant des faveurs, pour lesquelles vous n'êtes plus fait, me disiez-vous vous-même, il n'y a pas longtemps, dans notre délicieuse retraite, à Malaga.

DON VELASQUEZ

Mais, chère amie, tu te fais grande et sérieuse ; l'enfant que tu étais il n'y a pas six mois a fait place à une adorable jeune fille dont il faut que je songe à assurer le bonheur... et ce n'est pas en restant enfoui dans une solitude, oublié du roi, loin de mes amis et de la cour, que je te ménagerai l'une de ces grandes alliances que j'ai rêvées pour toi.

DOÑA FLOR, souriant

Don Velasquez de Haro, le hardi navigateur qui fut associé à la gloire de Christophe Colomb, et à qui l'Espagne doit la découverte de cette merveilleuse contrée où je suis née ; don Velasquez, le ministre d'État pendant la régence ; don Velasquez, l'ami du grand cardinal Ximénès, que toute l'Espagne pleure encore aujourd'hui, n'a pas besoin d'aller au-devant d'une alliance, telle grande qu'il puisse la rêver... Il sait bien que les plus illustres viendront d'elles-même s'offrir à lui et à sa fille unique.

DON VELASQUEZ, à part,
en se détournant

Ma fille unique !...

DOÑA FLOR

Qu'avez-vous, mon père ?... Je viens de surprendre encore en vous un de ces tressaillements involontaires qui deviennent plus fréquents à mesure que nous avançons vers Grenade... À votre impatience d'arriver se joint je ne sais quelle anxiété secrète... Oh ! pardon, père bien-aimé, pardon ! Vous m'avez tellement habituée à vivre en vous, à ne penser, à ne sentir que par vous, qu'il me semble avoir le droit de vous demander la moitié de vos tristesses, puisque vous m'avez donné la moitié de vos joies.

DON VELASQUEZ

Chère et aimable enfant ! ma félicité, ma vie ! tu as raison, tu ne dois rien ignorer de mes plus secrètes émotions, et d'ailleurs, n'es-tu pas la seule amie comme la seule confidente que Dieu m'ait laissée ?... Il semble qu'en mourant ta sainte mère t'ait légué son âme, et que tu aies hérité d'elle cette tendresse à la fois intelligente et sérieuse qui, devançant ton âge, a fait de la jeune fille presque une femme... Oui, je vais tout te dire, car toi seule, tu sauras me comprendre...

DOÑA FLOR

Je vous écoute, mon père.

DON VELASQUEZ, s'asseyant au bout
de la table à la droite de doña Flor

Il y a vingt-cinq ans, le 3 août 1492, Christophe Colomb s'embarqua à Palos pour les mondes inconnus qu'il allait découvrir. J'avais été de ses amis, je voulus être de ses compagnons ; mais ce n'était ni l'ambition des conquêtes, ni l'ardeur des découvertes qui m'entraînaient à sa suite. Je fuyais l'Espagne, je fuyais Grenade, je fuyais un souvenir, un désespoir... je fuyais une femme.

DOÑA FLOR

Une femme !

DON VELASQUEZ

J'accompagnai Colomb à travers tous les dangers de cette première navigation, cherchant bien plutôt la mort qu'une vaine gloire. Avec lui, je combattis les caciques, et, pénétrant bientôt plus avant que lui dans l'intérieur des terres, je me jetai dans les solitudes immenses, errant, inquiet, désespéré, et portant toujours en moi cette mystérieuse souffrance, ce souvenir déchirant que ni fatigues ni aventures n'avaient pu déraciner de mon cœur.

DOÑA FLOR

Mon père !

DON VELASQUEZ

Enfin, reçu à la cour d'un cacique dont la fille m'aima, je finis par me plaire au parfum de cette fleur à demi sauvage. À mon tour, je l'aimai, et je devins l'époux de cette vierge convertie. Tu

fus le fruit de cette union, chère enfant, dont le regard, à la fois doux et fier, recèle cette double flamme du soleil d'Andalousie qui au soleil indien... (Se levant.) Et quand ta mère eut expiré en te mettant au jour, c'est-à-dire lorsque le lien qui m'attachait au nouveau monde se fut douloureusement brisé, je quittai cette terre, qui n'était plus pour moi la patrie, et je t'emportai vers l'Espagne.

DOÑA FLOR

Et nos deux existences confondues n'en firent plus qu'une seule... Et je grandis en te prenant la moitié de ton cœur !

DON VELASQUEZ

Oui... Et un jour... il y a un mois... tu vois, cela est tout récent... un jour donc que, dans ce vieux domaine aux environs de Malaga, où je t'oblige, pauvre enfant, à vivre de ma triste vie, je remuais d'anciens papiers, furetant dans des coffres depuis longtemps fermés, une cassette s'offrit à mes regards, et me rappela tout à coup qu'un homme de confiance que j'avais laissé en Espagne vingt-cinq ans auparavant était mort avant d'avoir pu me rejoindre aux Indes occidentales, et m'avait fait indirectement savoir, avant de mourir, qu'il avait eu soin d'enfermer dans cette cassette des papiers intéressants pour moi. Ce détail oublié m'étant revenu brusquement à la mémoire, je fis sauter la serrure du coffret, et je parcourus rapidement les papiers qu'il contenait. Tout à coup, je pâlis, un nuage passa sur mes yeux ; mais, reprenant courage, je saisis une lettre dont l'écriture ne m'était pas inconnue... j'en brisai le cachet noir, et je lus ces mots : « Celle que vous avez aimée va mourir ; mais quand vous prierez, si vous priez pour elle, pensez qu'elle a donné le jour à un fils qui aurait pu porter votre nom. »

DOÑA FLOR

Un fils ! un frère !

DON VELASQUEZ, serrant sa fille dans ses bras

Ah ! sois bénie pour ce mot qui vient de tomber de tes lèvres et de s'échapper de ton cœur !... Oui, un fils, oui, un frère... Mais

où est-il ? qu'est-il devenu ? est-il vivant ?... Nulle trace, nul indice, si ce n'est que, le premier drame de ma vie s'étant passé à Grenade, c'était d'abord à Grenade qu'il fallait courir. Je n'eus plus alors qu'une pensée, et lorsque arriva l'ordre du roi de partir, et de partir pour Grenade, il me sembla qu'il y avait dans le hasard de cette rencontre comme une promesse de la Providence. Dès le lendemain, nous étions en route, et... tu l'as deviné sans peine, oui, je voudrais avoir des ailes, oui, je voudrais arrêter le soleil comme Josué, et pouvoir faire la route de deux jours en un seul. Grenade ! Grenade ! Il me semble que je n'y arriverai jamais !

DOÑA FLOR

Mon père !... Ah ! je voudrais, moi, avoir deux cœurs et deux âmes désormais, afin de l'aimer, lui, autant que je vous aime.

DON VELASQUEZ

Tu l'aimeras, nous l'aimerons ensemble, de loin, en secret, tout bas, avec Dieu seul pour confident... Mais ne prenons pas un rêve pour des réalités ; cherchons d'abord, et fasse le ciel que mes espérances ne soient pas de vaines chimères ! (Se retournant vers la droite.) Mais qui vient là ?

(Entrée de Ginesta.)

DOÑA FLOR

Oh ! voyez donc la belle enfant, mon père !

Scène VIII

Don Velasquez, doña FLOR, Ginesta
et Calabasas, qui paraît à gauche.

DON VELASQUEZ

Oui, en vérité, fort belle !... C'est incroyable comme elle ressemble...

DOÑA FLOR

À qui, mon père ?

DON VELASQUEZ

À une bohémienne fort belle aussi, et que l'on disait mariée

de la main gauche au roi Philippe le Beau.

DOÑA FLOR

Me permettez-vous de lui parler, mon père ?

DON VELASQUEZ

À ta volonté, mon enfant ; je vais, pendant ce temps, faire quelques questions à notre hôte sur la route qui nous reste à parcourir.

(Il fait signe à Calabaras de le suivre du côté de la porte.)

DOÑA FLOR, jouant avec le bouquet

de don Ramiro et l'approchant de Ginesta

Comment te nommes-tu, ma belle enfant ?

GINESTA

Les chrétiens me nomment Ginesta, et les Mores Aïssé.

DOÑA FLOR

Moi qui suis bonne catholique, je t'appellerai Ginesta.

GINESTA

Appelez-moi comme vous voudrez. En sortant de votre belle bouche et prononcé par votre douce voix, mon nom me semblera toujours beau.

DON VELASQUEZ, qui a
entendu, revenant au milieu

Eh bien, Flor, qui t'eût prédit que tu trouverais la nymphe Flatterie dans ce désert eût été par toi traité de menteur ; il t'eût dit la vérité, cependant.

GINESTA

Je ne flatte pas, j'admire.

DOÑA FLOR, embarrassée

Que demandiez-vous au maître de cette posada, mon père ?

DON VELASQUEZ

Je lui demandais si la route était sans danger d'ici au sortir de la sierra.

DOÑA FLOR

Et il vous répondait ?...

DON VELASQUEZ

Que nous pouvions aller hardiment devant nous. (À l'hôtelier.)

N'est-il pas vrai ?

(Il remonte causer avec lui.)

DOÑA FLOR, allant à Ginesta

Et si je te faisais la même question, que me répondrais-tu, la belle enfant ?

GINESTA

À vous, señora, je dirai toute la vérité ; car vous êtes la première dame de la ville qui me parle doucement et sans mépris.

DOÑA FLOR

Parle donc.

GINESTA

N'allez pas plus loin, señora.

DOÑA FLOR

Comment ! que nous n'allions pas plus loin ?...

GINESTA

Retournez en arrière !

DON VELASQUEZ

Jeune fille, te moques-tu de nous ?

GINESTA

Dieu m'est témoin que je vous donne le conseil que je donnerais à mon père et à ma sœur.

DOÑA FLOR, saisissant

le bras de don Velasquez

Mon père ! vous entendez ?...

DON VELASQUEZ

Veux-tu retourner à Alhama avec deux de nos serviteurs, mon enfant ?

DOÑA FLOR

Et vous, mon père ?

DON VELASQUEZ

Moi, je continuerai ma route.

DOÑA FLOR, lui serrant la main

Et moi, j'irai où vous irez, et, où vous passerez, je passerai, mon père.

DON VELASQUEZ

Chère enfant !

NUNEZ, paraissant au fond,
suivi des autres domestiques

Señor comte...

DON VELASQUEZ

Remonte à cheval et marche devant. (Revenant au milieu et tendant sa bourse à Ginesta.) Tiens, mon enfant.

GINESTA

Il n'y a pas de bourse assez riche pour payer le conseil que je vous donnais, señor voyageur. Gardez donc votre argent, il sera le bienvenu où vous allez.

DOÑA FLOR, tirant une chaîne de son cou

Et cette chaîne, l'accepterais-tu ?

GINESTA

Venant de qui ?

DOÑA FLOR

D'une amie !

GINESTA

Oh ! oui.

(Elle présente son cou au collier
et son front au baiser de doña Flor.)

DON VELASQUEZ

Allons, mon enfant !

DOÑA FLOR

Me voici, mon père.

DON VELASQUEZ

À cheval, vous autres, et attention !

(Toute la suite s'éloigne par le fond à gauche, sur une musique qui se continue jusqu'aux premiers coups de fusil.)

Scène IX

Les mêmes, hors don Velasquez et doña Flor.

CALABASAS, regardant à la porte

Ils s'éloignent sans défiance, et cependant le vieillard se dres-

se sur ses étriers et regarde autour de lui... Dans cinq minutes, ils seront à la tombe de la bohémienne... C'est là...

GINESTA, à part

Misérable !

(Elle monte sur l'appui de la fenêtre.)

CALABASAS

Celui qui marche le premier s'arrête... Il n'a rien vu... Il se remet en chemin... À peine doit-il être maintenant à vingt pas de l'endroit où ils sont embusqués... Il fait avec son chapeau signe à son maître de retourner en arrière. (On entend des coups de feu.) Enfants ! aux escopettes ! ces gens-là vont se défendre, et nos amis peuvent avoir besoin de secours.

(Les domestiques retirent leurs tabliers, prennent des carabines et courent sur les traces de Nunez, qui passe au fond en criant : « Au secours ! à l'assassin ! »)

GINESTA, avec crainte

Le vieillard renversé de son cheval... la jeune fille aux mains de Comacho !... Il n'y a que lui qui puisse les sauver ! (Elle descend précipitamment en criant.) Fernand ! Fernand ! (S'élançant par la porte de droite.) Fernand !...

Scène X

Torribio, Comacho, Vicente, bandits, tenant don Velasquez ;
bandits, tenant doña Flor ; autres bandits,
portant des bagages qu'ils se disputent.

TORRIBIO

Voyons, assez de résistance comme cela, mon noble seigneur : deux hommes tués, quatre blessés, l'honneur est sauf.

DON VELASQUEZ

Misérables !

(Doña Flor, pâle, les dents serrées, reste droite, muette et immobile comme une statue. – Don Velasquez fait un effort pour se débarrasser des hommes qui le retiennent.)

UN BANDIT

Mais vous êtes donc enragé ?

DON VELASQUEZ

Tuez-moi, vous le pouvez, vous êtes les plus forts, et vous nous avez attaqués traîtreusement... Mais je vous en préviens, en avant d'Alhama, j'ai rencontré une troupe dont je connais le chef ; ce chef sait que je vais à Grenade par ordre du roi don Carlos, et lorsqu'il apprendra que je ne suis pas arrivé, il se doutera que j'ai été assassiné ; et alors, ce ne sera pas à un homme seul et à une enfant que vous aurez affaire, c'est à toute une compagnie, et nous verrons, brigands, et nous verrons, bandits, si vous êtes aussi braves devant les soldats du roi et deux contre deux, que vous l'êtes ici vingt contre un !...

VICENTE

Mais qui diable te dit que nous voulons t'assassiner ? Si tu crois cela, tu te trompes fort ! Nous n'assassinons que les pauvres diables qui n'ont pas le sou pour se racheter ; mais les nobles seigneurs qui, comme toi, Excellence, peuvent payer rançon, nous avons grand soin d'eux, au contraire !

DOÑA FLOR

S'il ne s'agit que de payer une rançon, c'est chose facile ; fixez-la semblable à celle d'un prince, et elle ne vous fera pas faute.

TORRIBIO

Par saint Jacques, nous y comptons bien, ma belle señora ! c'est pourquoi nous voudrions que le noble seigneur, votre père, se calmât un peu. (Arrachant une bourse des mains de Comacho, et la mettant dans sa poche.) Les affaires sont des affaires, que diable ! on les termine en discutant, on les embrouille en se battant. (Don Velasquez fait un mouvement en apercevant un bandit qui vole l'aumônière de sa fille. — À doña Flor.) Et tenez, voilà encore votre père qui les embrouille.

(Don Velasquez fait un violent effort pour écarter les bandits.)

VICENTE, mettant le couteau

sous la gorge de don Velasquez

Encore une nouvelle tentative, et ce n'est plus avec nous, c'est avec Dieu qu'il faudra discuter votre rançon, mon gentilhomme.

DOÑA FLOR, effrayée

Mon père !

TORRIBIO, allant à doña Flor

Oui, écoutez la belle señora ; elle parle d'or, et sa bouche est comme celle de cette princesse arabe, qui ne s'ouvrait que pour laisser tomber une perle ou un diamant à chaque parole qu'elle disait.

(Mouvement de don Velasquez, qui repousse un bandit.)

COMACHO

Voyons, tenez-vous tranquille, mon brave seigneur ; donnez le plus tôt possible un sauf-conduit à notre brave ami l'hostallero, afin qu'il aille à Malaga sans avoir rien à craindre de l'autorité ; là, votre intendant lui remettra mille, deux mille, trois mille couronnes, à votre générosité : nous ne taxons pas les voyageurs, et, au retour de l'hostallero et à l'arrivée de l'argent, vous serez libre.

DOÑA FLOR

Mon père, écoutez ce que disent ces hommes, et ne compromettez pas votre précieuse existence pour quelques sacs d'argent.

DON VELASQUEZ,

faisant un pas en avant

Et tandis que votre digne complice ira trouver mon intendant avec une lettre de moi, que ferez-vous de nous dans ce coupe-gorge ?

(Murmure des bandits.)

TORRIBIO

Coupe-gorge ! entends-tu comme on traite ton hôtellerie, digne seigneur Calabastas ?

COMACHO

Ce que nous ferons de toi ? Nous ne te perdrons pas de vue, d'abord.

DON VELASQUEZ

Misérable !

TORRIBIO

Nous t'attacherons avec une chaîne solide à un anneau de fer.

DON VELASQUEZ

Vous m'enchaînez comme un esclave more, moi ?

(Il s'arrache des mains des bandits, et engage avec eux une lutte dans laquelle tout est bouleversé, la table renversée. Dans le tumulte, on n'entend que les jurements des bandits et les cris de doña Flor.)

DOÑA FLOR, d'une voix suppliante

Mon père ! mon père !...

TORRIBIO, à Vicente,

qui lève le couteau sur Velasquez

Vicente ! que diable vas-tu faire ?

VICENTE

Le tuer, donc !

TORRIBIO

Tu te trompes, tu ne vas pas le tuer...

VICENTE

Oh ! par saint Jacques, c'est ce que nous allons voir ! Je ne vais pas le tuer ?...

TORRIBIO

Non, tu vas faire un trou à un sac d'or, et, par ce trou, sa ranson s'en ira. (Tout est rentré dans le calme. – On avance un siège à don Velasquez ; il s'assied. – Continuant, à Vicente.) Laisse-moi causer avec ce digne gentilhomme, et tu vas voir les choses marcher toutes seules. (Il s'assied à côté de don Velasquez, et se croise les jambes.) Voyons, soyez raisonnable, on ne vous attachera point à un anneau de fer, non ; on vous mettra dans la cave aux vins fins, dont la porte est aussi solide que celle des cachots de Grenade, avec une bonne petite sentinelle derrière cette porte.

DON VELASQUEZ, se levant

Bandits ! Et c'est ainsi que vous comptez traiter un homme de mon rang !

DOÑA FLOR

Mon père ! je serai avec vous ! mon père, je ne vous quitterai pas !

COMACHO, passant au milieu

Ah ! ma belle enfant, c'est ce que nous ne pouvons pas vous

promettre.

DOÑA FLOR

Mon Dieu ! que voulez-vous donc faire de moi ?

COMACHO

Ceci est le secret de notre chef.

DOÑA FLOR

Oh !

DON VELASQUEZ

Dieu saint ! vous les entendez !

TORRIBIO

Oh ! ne vous effrayez pas ; notre chef est jeune ; il est beau...
On dit même qu'il est de bonne noblesse.

(On rit.)

DOÑA FLOR, tirant un
poignard de sa poitrine

Sainte madone, à mon secours ! (Les bandits s'écartent ; doña Flor, debout, pâle, isolée, résolue, appuyant son poignard sur sa poitrine.) Mon père, qu'ordonnez-vous ?

DON VELASQUEZ, écartant les deux bandits
qui le retiennent, et ouvrant ses bras à doña Flor

Ici, mon enfant, viens ici !

DOÑA FLOR, donnant
le poignard à son père

Mon père, souvenez-vous de ce Romain dont vous m'avez
raconté l'histoire et qui s'appelait Virginius !

TOUS LES BANDITS, se ruant
sur don Velasquez et sur sa fille

À mort ! à mort !

Scène XI

Les mêmes, don Fernand,
apparaissant tout à coup par la droite.

DON FERNAND

Holà ! mes maîtres, que se passe-t-il donc ici ?... (Tout le monde s'éloigne de don Velasquez et de doña Flor, qui restent isolés,

groupés comme deux statues, le poignard du père posé sur la poitrine de la fille. – Don Fernand, s'inclinant devant don Velasquez.) Je ne doute pas de votre courage, señor ; mais c'est , il me semble, une grande prétention, de croire que vous pouvez vous défendre avec cette aiguille contre vingt hommes armés de poignards, d'épées et d'escopettes.

DON VELASQUEZ

Si j'avais la prétention de vivre, ce serait, en effet, une folie ; mais comme je n'ai que celle de tuer ma fille et de me tuer après elle, cela me paraît non-seulement chose possible, mais encore chose facile.

DON FERNAND

Et pourquoi voulez-vous la tuer et vous tuer après elle ?

DON VELASQUEZ

Parce que nous sommes menacés d'outrages auxquels nous préférons la mort.

DON FERNAND

À quel prix mettez-vous votre vie et votre honneur ?

DON VELASQUEZ

Ma vie à dix mille couronnes ; quant à son honneur, il n'a pas de prix.

DON FERNAND

Je vous fais don de la vie, señor. (Murmures des bandits.) Silence ! – Je vous fais don de la vie ; et quant à l'honneur de la señora, il est aussi en sûreté ici que si elle était dans la chambre et sous la garde de sa mère !... (Murmures.) J'ai dit ! Silence ! et j'ajoute : Sortez ! sortez tous ! depuis le premier jusqu'au dernier, sortez !

(Tous les bandits sortent par le fond et par la droite.)

Scène XII

Les mêmes, hors les bandits.

DON FERNAND, à don Velasquez

Il faut leur pardonner, Excellence ! ce sont des êtres grossiers, et non des gentilshommes comme nous.

(Don Velasquez reste mal rassuré et muet.)

DOÑA FLOR, assise à gauche

Señor, mon père est, je le comprends, sans voix pour vous remercier ; permettez donc que ce soit moi qui vous présente nos actions de grâces en son nom et au mien.

DON FERNAND

Venant d'une aussi belle bouche, elles auront une valeur que ne saurait leur donner la bouche même d'une reine. (À don Velasquez.) Señor, vous êtes libre... Où allez-vous ?

DON VELASQUEZ

À Grenade, où le roi m'a mandé.

DON FERNAND, railleur

Est-il vrai que le roi flamand don Carlos, à qui le royaume d'Espagne ne suffit pas et qui veut encore l'empire d'Allemagne, daigne, au milieu de ses graves préoccupations, abaisser les yeux jusqu'à nos vallées ? Il veut, assure-t-on, qu'un enfant de douze ans puisse parcourir la route de Grenade à Malaga sans rencontrer un seul homme qui lui dise autre chose que le salut des voyageurs : « Allez en paix avec Dieu ! »

DON VELASQUEZ

C'est sa volonté, en effet, et je sais que des ordres sont donnés en conséquence.

DON FERNAND

Et quel terme met le roi don Carlos à cette conquête de la montagne ?

DON VELASQUEZ

On prétend qu'il a donné quinze jours seulement au grand justicier.

DON FERNAND, souriant

Quel malheur que vous ne soyez point passée par ici dans trois semaines au lieu d'y passer aujourd'hui, señora ! vous n'eussiez rencontré sur cette route, où des bandits vous ont tant effrayée, que des honnêtes gens qui vous eussent dit : « Allez en paix avec Dieu ! » et qui, au besoin, vous eussent servi d'escorte.

DOÑA FLOR

Nous avons rencontré mieux que cela, señor, puisque nous avons rencontré un gentilhomme qui nous a rendu la liberté.

DON FERNAND

Il ne faut pas m'en remercier, señora.

DOÑA FLOR

Pourquoi ?

DON FERNAND

Parce que j'obéis à une puissance plus grande que ma volonté, parce que je suis un homme de première impression... Il y a entre mon cœur et ma tête, ma tête et ma main, ma main et mon épée, je ne sais quelle sympathie qui me porte tantôt au bien, tantôt au mal, plus souvent au mal ! Cette sympathie a pris, dès que je vous ai vue, la colère dans mon cœur et l'a jetée loin de moi ; si loin que, par ma foi de gentilhomme, je l'ai cherchée et ne l'ai plus retrouvée.

DON VELASQUEZ

Jeune homme, je vous écoute, et si votre généreuse action ne suffisait pas à combler la distance qu'il y a de vous à ceux parmi lesquels vous vivez, la noble sincérité de votre langage l'indiquerait assez. Le Seigneur miséricordieux a marqué à chacun sa place en ce monde. Il a donné aux royaumes les rois, aux rois les gentilshommes, qui sont leur escorte naturelle. Les villes ont leurs habitants qui les occupent, bourgeois, commerçants, peuple. Les mers ont leur Vasco de Gama et leur Colomb, c'est-à-dire les hardis navigateurs qui vont, par delà les Océans, retrouver les mondes perdus ou découvrir les mondes ignorés... Les montagnes, enfin, ont leurs hommes de rapine, et, dans ces mêmes montagnes, Dieu a placé les animaux de proie et de carnage, comme pour indiquer qu'il les assimilait les uns aux autres en leur donnant la même demeure, et qu'il faisait de ces hommes le dernier échelon de la société.

DON FERNAND

Señor !

DON VELASQUEZ

Laissez-moi dire... Eh bien, allais-je ajouter, il faut, pour que l'on rencontre les hommes hors du cercle où Dieu les a parqués comme des troupeaux d'individus de la même espèce, mais de valeur différente, il faut que quelque grand cataclysme social ou quelque grande catastrophe de famille ait rejeté violemment ces individus du cercle qui leur était propre dans celui qui n'était point fait pour eux. C'est ainsi que nous, par exemple, qui tous deux peut-être étions nés pour être des gentilshommes de la société des rois, avons, chacun de notre côté, subi une destinée différente. Cette destinée a fait de moi un navigateur et a fait de vous...

(Il hésite.)

DON FERNAND

Achevez...

DON VELASQUEZ

Cette destinée a fait de vous un bandit !

DON FERNAND

Vous savez que le même mot sert pour banni et pour brigand ? Les hommes n'ont pas été justes, mais la langue l'a été...

DON VELASQUEZ

Vous êtes un banni ?

DON FERNAND

Et vous, señor, qui êtes-vous ?

DON VELASQUEZ

Je me nomme don Velasquez de Haro.

DON FERNAND, saluant

Excusez-moi, je suis resté couvert devant vous... et je ne suis pas grand d'Espagne.

DON VELASQUEZ

Je ne suis pas roi.

DON FERNAND

Non ; mais vous êtes noble comme le roi.

DON VELASQUEZ

Vous me connaissez donc ?

DON FERNAND

Le nom de Velasquez de Haro se trouve mêlé à tous mes souvenirs d'enfance.

DON VELASQUEZ

Qui vous a parlé de moi ?

DON FERNAND

Mon père.

DON VELASQUEZ

Votre père me connaît donc ?

DON FERNAND

Il m'a dit qu'il avait cet honneur.

DON VELASQUEZ, passant à droite

Le nom de votre père, jeune homme ?

DOÑA FLOR

Oui, oui, son nom !

DON FERNAND

Hélas ! señor, ce n'est ni une joie ni un honneur pour mon père que d'entendre sortir de la bouche d'un homme comme moi le nom d'un vieil Espagnol qui n'a pas une goutte de sang more dans les veines. N'exigez donc pas que j'ajoute ce chagrin et ce déshonneur au chagrin et au déshonneur qu'il me doit déjà.

(Il remonte la scène.)

DOÑA FLOR, allant à son père

Il a raison, mon père.

(Elle passe derrière son père et se trouve à sa gauche.)

DON VELASQUEZ

Gardez donc le secret de votre nom ; mais si vous n'avez pas un motif pareil de me cacher la cause de la vie étrange que vous avez embrassée ; si votre bannissement de la société, si votre retraite dans ces montagnes ont été, comme je le présume, la suite de quelque étourderie de jeunesse ; si vous avez, je ne dirai pas l'ombre d'un remords, mais l'apparence d'un regret de la vie que vous menez, j'engage ici, devant Dieu, ma parole de vous servir de protecteur et même de caution.

(Il s'assied et attire à lui sa fille.)

DON FERNAND

Merci, señor... J'accepte votre parole, quoique je doute qu'il appartienne à un homme, excepté à celui qui a reçu de Dieu le suprême pouvoir, de me rendre dans la société la place que j'y occupais. (Comme à lui-même.) Hélas ! dans mes longues heures d'insomnie, quand la brise nocturne fait bruire la cime du chêne au pied duquel je cherche le repos sans trouver le sommeil ; quand, à travers ses feuilles mouvantes, je vois dans l'azur profond du ciel trembler les étoiles, je rêve parfois que, par delà cet azur, par delà ces étoiles, siège un Dieu juste, miséricordieux, je rêve parfois à la possibilité d'un pareil miracle ! Je serais heureux de le voir s'accomplir par vous, et que ce fût à la suite d'un ange que, pareil au jeune Tobie, je revinsse à la maison paternelle. (Don Velasquez s'approche de lui et lui tend la main. – Don Fernand, au moment de la saisir, hésite, puis reprend.) Mais vous êtes pressé, señor, d'arriver à Grenade ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps... – Entrez tous !

(Tous les bandits reviennent.)

Scène XIII

Les mêmes, les bandits.

DON FERNAND, à tous

Don Velasquez de Haro est libre ! Deux hommes lui serviront d'escorte jusqu'à ce qu'il soit sorti des montagnes... Là, ce qu'il donnera en récompense, fût-ce un réal, fût-ce une pecette, fût-ce un maravédis, sera reçu avec reconnaissance. (À don Velasquez.) Celui qui vous approchera de dix pas sera un homme mort... Maintenant, me pardonnez-vous ?

(Il s'incline profondément.)

DON VELASQUEZ

Non-seulement nous vous pardonnons, mais encore nous nous tenons pour vos obligés ; et, avec l'aide de Dieu, je vous donnerai, moi particulièrement, je l'espère, une preuve de reconnaissance. (Aux bandits.) Venez ; ma rançon, pour être volontaire, n'en

sera pas moins royale.

DON FERNAND, à doña Flor

Et vous, señora, partagez-vous les sentiments de don Velasquez ?

DOÑA FLOR

Oh ! oui ! et si je pouvais, moi aussi, vous donner une preuve... (Elle regarde autour d'elle. – Don Fernand prend le bouquet de don Ramiro, qui est sur la table, et le lui présente.) Mon père a promis de payer sa rançon... (Elle prend une fleur dans le bouquet et la lui donne.) Voici la mienne !

(Don Fernand porte la fleur à ses lèvres, puis la met dans son pourpoint et s'incline ; doña Flor suit son père.)

Scène XIV

Les mêmes, puis Ginesta.

DON FERNAND remonte au fond, regarde silencieusement doña Flor et don Velasquez, qui s'éloignent ; puis, tirant la fleur de sa poitrine, il la baise une seconde fois, et dit
Allez en paix avec Dieu !

GINESTA, entrant vivement par la droite

Don Fernand ! don Fernand ! (L'apercevant et allant à lui.) Don Fernand !

DON FERNAND

Que me veux-tu, Ginesta, et pourquoi es-tu si pâle ?

GINESTA

Je veux dire, don Fernand, que les soldats du roi ne doivent pas être maintenant à un quart de lieue d'ici, et qu'avant dix minutes, tu seras attaqué.

DON FERNAND

Les soldats du roi ?... Es-tu sûre de ce que tu m'annonces, Ginesta ?...

GINESTA

Si j'en suis sûre !... (Prenant la main de Fernand, qu'elle pose sur son cœur.) Tiens ! tremblerais-je donc, si tu ne courais pas un dan-

ger ?... Et puis je viens de voir errer dans les taillis la figure de José l'Aragonais !...

TOUS

José l'Aragonais !...

(On entend des coups de feu.)

GINESTA

Écoute ! entends-tu ?

UN BANDIT, accourant au fond

Capitaine !... les soldats du roi !

DON FERNAND

Pour tout ce qui ne sera pas tué ou blessé mortellement, le point de ralliement est au chêne de Mercédès !... Camarades ! aux armes ! et sus aux soldats du roi !

(Comacho lui remet une carabine.)

TOUS, se dirigeant vers la droite

Aux armes !...

TROISIÈME TABLEAU

Une clairière. — À gauche du spectateur, un vieux chêne, contre le tronc duquel est adossée une petite statue de sainte Mercédès ; en face, à droite, au second plan, un grand rocher ; partout, des arbres ; sur le devant, du même côté, un accident de rocher.

Scène première

Torribio, seul, s'avançant avec précaution par le fond, armé d'une longue canardière.

Où, voilà bien le chêne de Mercédès... Je suis le premier arrivé au rendez-vous ; à moins cependant que quelque compagnon plus pressé et plus prudent ne m'ait devancé et ne se cache... (Il imite le cri de la chouette ; personne ne répond.) Non, je ne me trompais pas, je suis bien seul... Est-ce que, par hasard, tout aurait été pris ou tué ?... Ce serait dommage : de si braves gens !... Une branche sèche a craqué sous le pas d'un homme ou d'une bête sauvage. (Il se cache derrière un arbre et prête l'oreille.) Non, c'est

bien le pas d'un homme... Or, la première maxime de notre état étant : « Homme, défie-toi de l'homme », mettons-nous en garde contre notre frère !

Scène II

Torribio, Vicente, entrant par la droite.

TORRIBIO

Qui va là ?

VICENTE, le repoussant

Un homme qui ne craint ni Dieu ni diable !... Après ?...

(Il passe à gauche.)

TORRIBIO

Ah ! par ma foi, c'est Vicente !... Sois le bienvenu, cher ami... Je ne sais à quoi tient que je ne te baise comme du pain, tant je suis content de te retrouver après une si chaude affaire !... Charmante escarmouche, hein !... qu'en dis-tu ?... Sais-tu l'honneur qu'on nous fait ?...

VICENTE

Je sais que nous sommes battus, et que, pour le moment, on nous chasse comme des loups, on nous traque comme des ours... Est-ce là ce que tu appelles un honneur ?...

TORRIBIO

Donner une pareille peine aux soldats de Sa Majesté le roi don Carlos, c'est déjà une preuve du cas que l'on fait de nous !... Mais, mon cher ami, nous sommes estimés, évalués, cotés comme des veaux que l'on mène en foire... Mort, chacun de nous vaut cinq cents couronnes ; vivant, mille !

VICENTE

Mille couronnes ! (Riant.) Si mon père n'était pas mort, voilà qui l'étonnerait bien, lui qui me disait à tout propos que je ne vaudrais jamais un maravédis.

TORRIBIO, prêtant l'oreille

Chut !... Qui va là ?...

VICENTE, remontant vers le fond à droite

Ce sont des nôtres.

TORRIBIO

N'importe ! deux précautions valent mieux qu'une ! Qui vive ?...

BANDITS, répondant de différents côtés

Amis !...

TORRIBIO, les comptant

Deux... quatre... dix ! Ah ! ils ne sont pas tous morts... (Apercevant Comacho, suivi de deux marmitons qui portent une grande manne dans laquelle sont des vivres.) Ah ! Comacho !

COMACHO, arrivant tout essoufflé

Lui-même en personne.

TORRIBIO

Et que diable traînes-tu là derrière toi, mon fils ?

COMACHO

Mes enfants, quand j'ai vu la moitié de nos gens couchés sur le carreau et ces damnés soldats escaladant les fenêtres, brisant les portes, et près d'envahir la cuisine, j'ai couru à l'office, de l'office à la cave ; j'ai entassé vivres et boissons dans un panier ; j'ai pris chacun par une oreille ces deux marmitons-là, qui tremblaient comme deux caniches au sortir de l'eau ; chacun d'eux a empoigné le souper par une anse... (Se croisant les bras.) Et me voilà... moi !...

(On l'applaudit.)

TORRIBIO

Il est très-gentil, ce petit-là... il ne perd jamais la tête : il trouverait un fromage à la crème dans le sable de la Vieille-Castille.

COMACHO

Et le capitaine ?

VICENTE

Je l'ai vu au moment où nous avons évacué la maison de notre ami Calabasas, et sa dernière recommandation a été : « Ne vous inquiétez pas de moi, je vous rejoindrai !... » D'ailleurs, il était avec cette petite sorcière de Ginesta, qui est née dans la montagne et qui en connaît les tours et les détours mieux que je ne connais les coutures de ma poche...

TORRIBIO

Alors, à table !...

COMACHO, criant

Messieurs Gil et Perez, arrivez ici !... Ayez l'obligeance de casser chacun une branche de sapin, de l'allumer, et de nous éclairer pendant que nous souperons. Je déteste manger sans y voir.

(La table est mise dans une espèce d'enceinte d'arbres au second plan, à gauche, laissant libre, au premier, le chêne de Mercédès.)

Scène III

Les mêmes, don Fernand, Ginesta.

Le rocher placé dans la seconde portion obscure du théâtre tourne sur lui-même et découvre un escalier. Ginesta paraît la première, suivie de Fernand, qui vient s'asseoir sur le petit accident de terrain ; il paraît accablé.

TORRIBIO, aux bandits, qui mangent

Dites donc, mes enfants, je propose, avant tout, la santé du capitaine !

TOUS

Oui ! oui ! À la santé du capitaine !

DON FERNAND

Merci de l'intention, mes enfants !

TOUS, se levant

Le capitaine !

DON FERNAND, se levant et les
reconduisant jusqu'à leurs places

Ne vous dérangez pas, vous avez bien gagné de souper tranquillement.

COMACHO

Mais vous, capitaine, n'avez-vous pas faim ?...

DON FERNAND

J'avais faim... mais ma bonne petite fée Ginesta y a pourvu !
(À part, en redescendant la scène.) Fatale rencontre, où le courage n'a pu triompher du nombre !... (À Ginesta assise.) Le ciel me

punira de t'avoir fait partager mes dangers, d'avoir souffert que tu me suivisses au milieu des balles.

GINESTA, souriant

Ne sais-tu pas bien qu'à tes côtés je suis invulnérable ?... Et si je t'avais quitté, alors que tous tes compagnons avaient fui et que, le dernier, tu reculais pas à pas, quel autre que moi eût pu te guider vers cette grotte, où tu as trouvé un asile ?

DON FERNAND

Oui, je te dois mon salut. Merci, merci, Ginesta !... Quelle est cette grotte ?... et comment, par qui a-t-elle été creusée dans le rocher ?

GINESTA

Par la main de Dieu probablement... Les hommes y ont ajouté l'escalier auquel ce rocher, en tournant sur lui-même, donne accès.

DON FERNAND

Et avant toi, qui habitait cette grotte ?...

GINESTA

Ma mère.

DON FERNAND

Ta mère était bohémienne ?

GINESTA

Oui.

DON FERNAND

Elle est morte ?

GINESTA

Elle est morte !

DON FERNAND, s'asseyant près d'elle

Pauvre enfant, qui n'a plus de mère !

GINESTA

Quelques jours avant de mourir, elle s'enfonça avec moi dans la montagne, par le même chemin où je t'ai conduit, et qui n'est connu que de moi seule, et de toi maintenant. « Mon enfant, me dit-elle quand nous fûmes arrivées dans la grotte, il se peut qu'un jour tu aies un refuge à demander à la montagne : celui-ci est

inaccessible, ne le révèle à qui que ce soit au monde... Qui sait les persécutions auxquelles tu peux être exposée !... Cette grotte, c'est la vie !... plus que la vie, peut-être... c'est la liberté !...

DON FERNAND

Et ce secret que ta mère t'avait, en mourant, recommandé de garder pour toi seule, tu me l'as révélé, cependant !

GINESTA

Toi, n'es-tu pas mon frère... ou du moins, ne m'appelles-tu pas ta sœur ?...

DON FERNAND

Chère enfant !... (Il l'embrasse ; elle fait un mouvement.) Mais qu'as-tu donc ?...

GINESTA, se levant

Rien !... (À part.) Seulement, c'est la première fois que ses lèvres...

DON FERNAND, à part

Que dit-elle ?

GINESTA

J'ai cru que j'allais mourir !

DON FERNAND

Mais qu'as-tu donc ?...

GINESTA, se rasseyant

Rien, rien...

DON FERNAND

À la bonne heure !... Voyons, voyons, réponds-moi ! Cette demeure souterraine est étrangement ornée ; quels sont ces deux portraits que j'y ai vus ?

GINESTA

Les mêmes que ceux que je porte à mon cou, et qui sont enfermés dans ce médaillon.

DON FERNAND

Sais-tu quelles sont les pierres qui entourent ce médaillon ?...

GINESTA

Je crois qu'on appelle ces pierres des diamants.

DON FERNAND, examinant le médaillon

Oui, des diamants. Ces portraits sont bien les mêmes que ceux que j'ai vus là ! (Il indique la grotte.) Sous celui de la femme, il y avait écrit : « La reine Topaze la Belle... » et sous le portrait de l'homme : « Don Philippe le Beau. »

GINESTA

Eh bien, les bohémiens n'ont-ils pas des reines ?...

DON FERNAND

Mais d'où vient que ce portrait de reine te ressemble ?...

GINESTA

Parce que c'est celui de ma mère...

DON FERNAND

Et le second portrait ?...

GINESTA

Ignorest-tu qu'il y a eu en Espagne un roi qui fut le père de notre jeune souverain don Carlos et qui s'appelait Philippe le Beau ?

DON FERNAND

Mais comment le portrait du roi Philippe le Beau se trouve-t-il accolé à celui de ta mère ?...

GINESTA

Un portrait de reine ne peut-il pas se trouver en face d'un portrait de roi ?...

(Elle se lève.)

DON FERNAND, vivement

Mais...

GINESTA

Et maintenant, quand le roi don Carlos fait-il son entrée à Grenade ?...

DON FERNAND, se levant

Demain, à ce que l'on assure...

GINESTA

Alors, si ce que l'on assure est la vérité, je n'ai pas de temps à perdre !...

DON FERNAND

Pour quoi faire ?

GINESTA

Pour demander au roi don Carlos ce qu'il refuserait peut-être à tout autre que moi !

DON FERNAND

Quoi donc ?...

GINESTA

C'est mon secret, Fernand.

DON FERNAND

Comment ! tu vas à Grenade ?...

GINESTA

À l'instant même. Toi, promets-moi d'éviter toute rencontre avant mon retour.

DON FERNAND

Mais si tu tombais entre les mains de ceux qui nous poursuivent ?...

GINESTA

Quel mal veux-tu qu'on fasse à une jeune fille qui ne fait de mal à personne... et que sa jeunesse met sous la garde du bon Dieu !

DON FERNAND

Eh bien, va !... Tiens, reprends ce médaillon...

GINESTA

Non, garde-le... Qui sait ? ce sera peut-être un souvenir...

DON FERNAND

Ginesta...

GINESTA

Laisse-moi, il faut que je parte !... Adieu !...

(Elle remonte vers le fond à droite.)

DON FERNAND

Oui, va !... et si tu es prise, tu as raison, en effet !... mieux vaut que ce soit loin de moi que près de moi !...

(Il se retourne et lui tend les bras.)

GINESTA, revenant

Fernand ! si je ne m'étais pas juré de te sauver, je resterais près de toi pour mourir avec toi ; mais je suis sûre de te sauver, et je pars.

(Elle s'éloigne en lui envoyant un dernier baiser. – Pendant ce temps, peu à peu les bandits ont cessé de boire, de manger, et se sont endormis. Fernand reste seul debout.)

Scène IV

Les bandits, endormis ; don Fernand.

DON FERNAND

Va, pauvre oiseau des vallées sauvages ! va !... j'espère que Dieu te sauvegardera le long de ton chemin en faveur de tes bonnes intentions !... Quant à moi, j'en ai peur, mes jours sont comptés !... Sauvés aujourd'hui par miracle, nous succomberons demain, et peut-être, avant huit jours, tous ces hommes qui dorment du sommeil éphémère de la nuit dormiront du sommeil sans fin de l'éternité... (Écoutant.) N'est-ce pas la voix de Ginesta que j'entends dans le lointain ?...

GINESTA

Si le ciel est pur,

Prends garde !

Si le chemin sûr,

Regarde !

Et que la Vierge aux yeux d'azur

Te garde !...

(La voix se perd.)

DON FERNAND

Oh ! oh ! quelque danger nous menace, qu'elle a découvert et dont elle ne peut nous avertir autrement que par sa chanson. (À haute voix.) Holà ! tous debout !...

TOUS

Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? qu'arrive-t-il ?

DON FERNAND

Je n'en sais rien encore, mais nous ne tarderons pas à le

savoir.

UN BANDIT, qui était en
sentinelle au haut du rocher

Qui va là ?...

CALABASAS, en dehors

Eh ! pour l'amour de Dieu !... si vous tirez, ne tirez pas sur
moi qui suis un ami.

TORRIBIO

La voix de Calabasas !

VICENTE

Comment se fait-il ?... Il était arrêté !...

COMACHO

Il se sera sauvé.

Scène V

Les mêmes, Calabasas.

CALABASAS, qui vient de
paraître sur le rocher

Non, je ne me suis pas sauvé, malheureusement !

DON FERNAND

Allons, arrive ! (À deux bandits.) Pédrille, Comacho, veillez sur
cet homme !...

CALABASAS, descendant en scène

Capitaine ! je viens comme ce vieux Romain dont j'ai ouï
raconter l'histoire... je viens sur ma simple parole !

(On rit.)

TORRIBIO

Sur la parole de Calabasas ! On voit bien que ceux qui t'en-
voient n'ont pas mangé de ta cuisine... sans cela, ils ne croiraient
pas à ta parole !...

CALABASAS, à lui-même

Je crois que je me flatte un peu. (Haut.) Non, ce n'est pas
précisément à ma parole que se fie celui dont je suis le pri-
sonnier, et qui m'envoie ici en parlementaire ; c'est à la parole du
capitaine. Il m'a dit que si vous la donniez, il n'hésiterait pas à

venir.

DON FERNAND

Et où est celui-là qui se fie à la parole d'un capitaine de brigands ?...

CALABASAS

Il est resté en dehors du cercle des sentinelles, et...

DON FERNAND

Va le chercher et dis-lui qu'il vienne hardiment... Il a ma foi de gentilhomme qu'il ne lui arrivera aucun malheur, quel qu'il soit et pour quelque cause qu'il vienne... Va !...

CALABASAS, remontant

Tiens, le voilà !...

Scène VI

Les mêmes, l'alcade mayor, entrant par le fond à droite.

L'ALCADE

Oui, me voilà... car ta parole, Fernand de Torillas, j'étais sûr que tu la donnerais...

DON FERNAND

Ah ! c'est vous, monsieur l'alcade mayor ?

TOUS

L'alcade !...

(Don Fernand fait un geste, tous remontent un peu ;
il passe à droite et s'assied.)

L'ALCADE

Je t'avais dit que nous nous reverrions... Eh bien, me voilà... capitaine de bandits !

LES BANDITS

Capitaine ?...

DON FERNAND

Silence !... laissez parler monsieur ; il est sans doute chargé de nous faire, non pas à moi, mais à vous, quelque honorable proposition. Dites vite ce que vous avez à dire, monsieur l'alcade ; vous parlez à des gens très-fatigués de la besogne qu'ils ont faite dans la journée, que vous avez tirés de leur sommeil, et qui sont

pressés de se rendormir.

L'ALCADE

Tu es cerné par quatre cents hommes.

DON FERNAND

Vous l'entendez, amis : plus de huit contre un !... Et que viens-tu me proposer ?...

L'ALCADE

Que tu te rendes sur-le-champ, que tu implores la miséricorde du roi don Carlos... et tu peux encore, au lieu d'être écartelé, brûlé vif comme tu le mérites, en être quitte, comme si tu ne t'étais pas dégradé toi-même, pour le supplice de la décapitation.

DON FERNAND

C'est-à-dire que j'obtiendrai la faveur d'avoir seulement la tête tranchée ! Le roi don Carlos est un doux roi, et la justice une tendre mère !

TORRIBIO, à don Fernand

Capitaine... j'ai bien envie de serrer le cou à ce gaillard-là jusqu'à ce que la langue lui sorte par la bouche et le sang par les yeux... Qu'en dis-tu, capitaine ?

DON FERNAND, se levant

Il a ma parole ; c'est à moi qu'il parle, c'est à moi de lui répondre...

L'ALCADE

Et que peux-tu répondre qui ne soit une nouvelle insulte aux hommes et une nouvelle offense à Dieu, païen et maudit ?

(Mouvement des bandits.)

DON FERNAND, les arrêtant d'un geste

J'ai dit que cet homme avait ma parole !... (Passant à la droite de l'alcade.) Païen et maudit ?... (Montrant une petite clef d'or pendue à son cou.) Vois cette petite clef pendue à cette chaîne d'or... c'est tout ce que j'ai gardé de l'héritage paternel... Cette petite clef... elle ouvre la chambre de ma mère !... Eh bien, je vais te dire cela à toi, au risque du mal qui peut en résulter... une fois par mois, quand la nuit est venue, sous un déguisement quelconque, je quitte la montagne, je traverse la Véga... et je rentre dans cette

maison de ma jeunesse, qui ne m'a jamais été si chère que depuis que j'en suis exilé... Je monte l'escalier, j'ouvre la porte de la chambre de ma mère, je m'avance sans bruit... et je la réveille en l'embrassant au front !... Eh bien, seigneur alcade, quoi que vous puissiez dire... non, tant que ma mère me rendra mon baiser, je ne serai ni un païen, ni un maudit !... Et maintenant, j'en ai fini avec vous, parlez à ces hommes.

(Il remonte vers le fond et reparaît un instant après,
à gauche, appuyé le long du grand chêne.)

L'ALCADE

Soit !... (Aux bandits.) À vous autres !... Livrez-moi cet homme vivant, je vous offre votre grâce et trente mille couronnes. Allons, voyons, réfléchissez... Que répondez-vous ?... Rien !...

DON FERNAND

En effet, pourquoi ce silence ? N'avez-vous pas entendu ou n'avez-vous pas compris ?

L'ALCADE, montrant un papier
au bas duquel est le cachet royal

Voilà votre pardon, signé !

DON FERNAND

Voyez donc, c'est signé de la propre main du roi ! Voilà le cachet royal... Pas de réponse encore ! Avez-vous peur qu'au moment où vous porterez la main sur moi, je ne me perce de mon poignard, et que, par un suicide, je n'annule le traité qui doit me livrer vivant ?... Crainte inutile, amis ! Tenez, loin de moi mon poignard ! loin de moi mes pistolets, mon épée ! (Il remet ses armes à ceux qui l'entourent.) Me voilà maintenant si pauvre, si désarmé, que je n'ai même plus de pouvoir contre ma propre vie !... Compagnons ! quel est le premier de vous qui abandonnera son capitaine dans le danger ?

TORRIBIO

Quand nous serions entourés, non pas une fois, mais dix fois, non pas par quatre cents hommes, mais par tous les démons de l'enfer, pas un de nous, je le dis au nom de tous, pas un de nous n'abandonnerait son capitaine !

TOUS

Non, non, pas un ! pas un !

COMACHO

Non, pas un ! Qu'il soit maudit comme un traître, chassé comme un chien, celui qui en aurait eu la seule pensée !

VICENTE, arrachant le papier
des mains de l'alcade et le déchirant

Tiens, voilà ton pardon : le nôtre est dans le canon de nos carabines.

(Hourra général.)

DON FERNAND, à l'alcade

Et maintenant, retournez vers ceux qui vous ont envoyé et dites-leur que vous n'avez pas trouvé un seul traître dans la bande de don Fernand de Torrillas. — Reconduisez cet homme... (Mouvement de quelques-uns des bandits qui veulent se précipiter sur l'alcade.) Et qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête !

VICENTE

Venez ! venez !

TOUS

Vive le capitaine !

(Deux hommes accompagnent l'alcade,
les autres se groupent autour du capitaine.)

Scène VII

Les mêmes, hors l'alcade.

DON FERNAND

Maintenant, compagnons, il nous faut combattre comme des ours acculés ; mais jamais je ne me suis senti si fort ! Il me semble que j'ai une armée dans cette main-là. Êtes-vous prêts à me suivre ?...

TORRIBIO

Jusque dans la gueule de la Mort ! Ordonne seulement, et nous obéirons !

DON FERNAND

Chargez tous les fusils et tous les pistolets !... Nous avons de

la poudre, j'espère ?

VICENTE

Assez pour faire sauter la terre jusqu'à la lune...

DON FERNAND

C'est bien ; que dix de vous montent dans les branches des arbres, que dix de vous s'éparpillent dans le maquis ; moi, avec les trente autres, je ferai face aux soldats.

COMACHO

Et je serai de ceux-là, moi.

Scène VIII

Les mêmes, un bandit, accourant.

LE BANDIT

Capitaine ! capitaine !

DON FERNAND

Eh bien ?...

LE BANDIT

Le feu est à la forêt !

DON FERNAND

De quel côté ?

(Il monte sur le rocher.)

LE BANDIT, indiquant le côté droit

Là, à l'occident.

(Quelques hommes sortent dans cette direction.)

DEUXIÈME BANDIT, accourant de gauche

Capitaine ! le feu ! le feu !

DON FERNAND

Où le feu ?...

DEUXIÈME BANDIT, indiquant le côté gauche

Là, au nord.

(Même jeu des bandits.)

DES BANDITS, accourant

Le feu ! le feu !

DON FERNAND

Où ?

LES BANDITS

Partout ! partout !...

TORRIBIO

Ils nous ont enfermés dans un cercle de flamme !

VICENTE

N'espérant pas nous vaincre, ils veulent nous brûler.

COMACHO

Amis, cherchons une issue ! peut-être est-il encore un endroit dans la forêt par où nous puissions...

TOUS

Oui, courons, cherchons !...

DON FERNAND

Que pas un seul ne bouge, je réponds de tout !...

TORRIBIO

Le capitaine répond de tout.

VICENTE

C'est bien ; tu le vois, personne ne songe plus à fuir...

DON FERNAND, descendant en scène

Vous croyez-vous perdus... perdus irrévocablement ?

COMACHO

Un miracle seul peut nous sauver !...

DON FERNAND

Tout à l'heure, vous m'avez sauvé la vie... À mon tour maintenant... (Poussant le rocher mobile.) Terre, ouvre-toi !

TOUS, regardant l'ouverture

Un escalier !

DON FERNAND

Que la forêt brûle, maintenant ! Nous verrons si la flamme nous poursuivra jusque dans les entrailles de la terre !

UN BANDIT

Descendez, capitaine ! descendez ! Le feu approche : dans cinq minutes, il ne sera plus temps.

DON FERNAND

Passez les premiers, passez tous !... Quand le vaisseau sombre, le capitaine est le dernier qui doit descendre dans la chaloupe !

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La salle des Deux-Sœurs, à l'Alhambra. Au fond, la cour des Lions. – Sur le devant, à droite, une table ; dessus, un petit coffret, tout ce qu'il faut pour écrire. – Siéges.

Scène première

La cour des Lions est pleine de seigneurs qui se promènent et qui attendent. – Don Ruiz de Torrillas est assis à gauche, la tête appuyée dans la paume de sa main, triste et pensif. –

Don Lopez, à droite, cause avec quelques seigneurs.

DON LOPEZ

Tenez pour certain, messieurs, que nul ne connaîtra le choix du roi avant qu'il plaise à Sa Majesté de le rendre public, et que celui qui recueillera la succession de don Rodriguez de Calmenar, c'est-à-dire qui héritera de la charge de grand justicier d'Andalousie, sera peut-être l'homme auquel, nous autres courtisans, nous pensons le moins. (Il se détache du groupe et s'arrête en apercevant don Ruiz, puis il va à lui. – Le groupe remonte au fond.) Comme, depuis mon enfance, je suis votre ami, don Ruiz, il me semble que ce serait mal de ma part si, voyant votre tristesse, je ne vous tendais pas la main et si je ne vous disais : Don Ruiz de Torrillas, en quoi puis-je vous être bon ? à quoi puis-je vous servir ? quel ordre avez-vous à me donner ?

DON RUIZ, redressant la tête et se levant

Je vous suis obligé, don Lopez d'Avila ; oui, nous sommes de vieux amis, et vous me prouvez, par l'offre que vous me faites, que vous êtes un ami fidèle. Habitez-vous toujours Malaga ?

DON LOPEZ

Toujours, et vous savez que, de loin comme de près, à Malaga comme à Grenade, vous pouvez disposer de moi.

DON RUIZ, s'inclinant

Je regrette, don Lopez, que ma mauvaise étoile m'ait privé du

plaisir de connaître votre arrivée : ma maison eût été la vôtre, et je vous prierais encore d'en disposer, si elle m'appartenait aujourd'hui ; mais, depuis ce matin, elle n'est plus à moi... Un homme dont le souvenir m'est resté cher, quoique nous ayons vécu l'un et l'autre d'une vie bien différente et toujours séparés, un compagnon de ma jeunesse, est venu à Grenade... Ne le trouvant pas à l'hôtel où il est descendu, je lui ai laissé un mot et j'ai emmené sa fille... Elle est installée chez moi... Cet homme, vous le connaissez mieux que personne, car, depuis longtemps, il habite comme vous Malaga. C'est don Velasquez de Haro.

DON LOPEZ

J'ai entendu dire, en effet, par don Ramiro, mon fils, que don Velasquez et sa fille étaient arrivés hier ici, après avoir couru de grands dangers dans les montagnes, où ils avaient été arrêtés par le Saltéador.

DON RUIZ, avec émotion

Mais enfin... ils lui ont échappé ?

DON LOPEZ

C'est-à-dire que ce bandit, qui a l'audace de se dire gentilhomme... a agi vis-à-vis d'eux en prince, à ce que m'a dit mon fils ; il les a renvoyés sans rançon et même sans promesse !... Ce qui est d'autant plus beau, que don Velasquez est le plus riche gentilhomme et doña Flor la plus belle fille de l'Andalousie.

DON RUIZ, comme à lui-même

Il a fait cela ?... Tant mieux !

DON LOPEZ

Mais j'oublie de vous demander des nouvelles de votre fils don Fernand ?

DON RUIZ, tressaillant

Mon fils ?...

DON LOPEZ

Est-il toujours en voyage ?

DON RUIZ

Oui... toujours.

DON LOPEZ

Voilà une belle occasion de le placer à la cour du nouveau roi, don Ruiz ; vous êtes un des plus nobles gentilshommes de l'Andalousie, et si vous demandiez quelque chose au roi don Carlos, quoiqu'il n'ait d'yeux que pour ses Flamands, je suis sûr que, par politique, il vous l'accorderait.

DON RUIZ

J'ai, en effet, une grâce à demander au roi don Carlos ; mais je doute qu'il me l'accorde.

DON LOPEZ

Oui, je comprends : nous autres vieux courtisans, nous n'avons pas grand'chose de bon à attendre de ce jeune roi, dont l'origine germanique éclate dans ces cheveux blonds, dans cette barbe rousse, dans ce menton en relief, caractère particulier des princes de la maison d'Autriche.

(On entend les trompettes.)

DON RUIZ, à don Lopez

Couvrons-nous, don Lopez, voilà le roi don Carlos qui entre.
(Il remonte la scène. – Trompettes, musique, fanfares.)

Scène II

Les mêmes, le roi don Carlos, pages, suite ;
plus tard, un chambellan.

DON CARLOS entre pensif, le menton dans sa main,
la tête penchée ; il se parle à lui-même, il est nu-tête ;
un page porte son casque derrière lui

À cette heure, tout est fini à Francfort... Qu'ont fait les électeurs ? qu'a dit le scrutin ? Seras-tu empereur, don Carlos, c'est-à-dire plus grand que les rois ?

DON RUIZ, s'approchant le chapeau
sur la tête et mettant un genou en terre

Altesse !...

DON CARLOS

Vous êtes grand d'Espagne ?

DON RUIZ

Oui, sire.

DON CARLOS

D'Aragon ou de Castille ?

DON RUIZ

D'Andalousie.

DON CARLOS

Sans alliance avec les Mores ?

DON RUIZ

De vieux et pur sang chrétien.

DON CARLOS

Vous vous appelez ?

DON RUIZ

Étant grand d'Espagne, j'ai droit d'être tutoyé par mon roi.

DON CARLOS

Tu t'appelles ?

DON RUIZ

Don Ruiz de Torrillas.

DON CARLOS

Relève-toi et parle.

DON RUIZ, après avoir regardé autour de lui

Les oreilles royales seules doivent entendre ce que j'ai à dire
au roi.

DON CARLOS, à sa suite

Éloignez-vous.

DON RUIZ

Sire, excusez si ma voix tremble, mais je me sens à la fois
confus et troublé d'avoir à vous demander une grâce pareille à
celle dont l'objet m'amène devant vous.

DON CARLOS

Parle lentement, afin que je te comprenne bien.

DON RUIZ, avec amertume

C'est vrai, j'oubliais que Votre Altesse parle encore diffi-
cilement l'espagnol.

DON CARLOS, froidement

Je l'apprendrai, señor... J'écoute.

DON RUIZ

Sire, j'ai un fils de vingt-quatre ans ; il aimait une jeune dame... mais, craignant ma colère... car j'ai à me reprocher peut-être d'avoir été tout à la fois trop sévère et trop indifférent pour ce malheureux jeune homme... craignant ma colère, il s'était engagé avec elle sans ma permission, et, quoiqu'elle lui eût accordé les droits d'un mari, il remettait chaque jour à lui donner le titre de femme... La señora se plaignit à son père. Le père était vieux et, comme don Diègue, se sentait le bras trop faible pour lutter contre un bras de vingt ans ; il chargea son fils don Alvar de la vengeance. Don Alvar ne voulut pas écouter les excuses de mon fils... Les deux jeunes gens se battirent, et don Alvar fut tué.

DON CARLOS

Un duel !... Je n'aime pas les duels.

DON RUIZ

Il est telle circonstance, Altesse, où un homme d'honneur ne peut reculer, surtout lorsqu'il songe qu'à la mort de son père, il aura le droit de rendre compte de ses actions directement à son roi et de lui demander sa grâce, la tête couverte.

DON CARLOS

Oui, je sais que c'est un des privilèges de vous autres grands d'Espagne... Je régulariserai tout cela... Continue.

DON RUIZ

Le duel eut lieu sans témoins ; six alguazils voulurent arrêter mon fils et l'emmener de force en prison. Il en tua deux et s'enfuit dans la montagne.

DON CARLOS

Ah ! ah ! c'est-à-dire que tu es gentilhomme, mais que ton fils est bandit ?

DON RUIZ

Sire, le père de don Alvar, qui poursuivait mon fils, est mort... et avec lui sa colère est morte ! Sire, la jeune dame est entrée dans un couvent, et j'y paye sa dot comme si elle était princesse

royale... Sire, je me suis arrangé avec la famille des deux alguazils morts et avec l'alguazil blessé... Mais à ces arrangements j'ai usé toute ma fortune, si bien que, de tout le patrimoine de mon père, il ne me reste que la maison que j'habite sur la place de la Villa-Rembla. Peu importe, du moment que le prix du sang est payé ; car, avec un mot de Votre Altesse, l'honneur sortira pur des ruines de la fortune. (Don Carlos reste muet ; don Ruiz plie de nouveau le genou et continue.) Donc, Altesse, je vous supplie prosterné à vos pieds... donc, sire, je vous conjure, et cela mille et mille fois, puisque la partie adverse se désiste et qu'il n'y a plus contre lui que votre pouvoir royal, sire, je vous supplie et conjure de pardonner à mon fils ! (Le roi reste pensif.) Sire ! sire ! jetez les yeux sur notre histoire, et vous verrez un foule de héros de ma race à qui les rois d'Espagne doivent toute sorte d'honneur et de gloire... Sire ! ayez pitié de mes cheveux blancs, de mes prières, de mes larmes ! et si cela ne suffit pas pour toucher Votre Altesse, ayez pitié d'une dame noble, d'une mère malheureuse ! Pardonnez, sire, pardonnez !

DON CARLOS, assis à droite, à lui-même

Ce courrier de Francfort n'arrivera donc pas !

DON RUIZ, continuant

Sire !... étant celui que vous êtes par votre heureux avènement au trône, celui que vous allez être par votre nomination à l'Empire (don Carlos tressaille) ; sire, par votre mère Jeanne, par votre père Philippe le Beau, par vos ancêtres Isabelle et Ferdinand, que j'ai loyalement et bravement servis, comme l'atteste cette croix que je porte à mon cou, sire, accordez-moi la grâce que je vous demande !

UN CHAMBELLAN, entrant par la gauche

Sire, le conseil est assemblé et attend vos ordres.

(Le roi se lève et passe à gauche. Don Ruiz fait un pas vers lui.)

DON CARLOS, se retournant

Monsieur, cela ne me regarde pas... Adressez-vous au grand justicier d'Andalousie.

DON RUIZ

Pardon, Altesse, le grand justicier d'Andalousie est mort, et n'a pas été remplacé.

DON CARLOS

Je vais y pourvoir.

(Il sort par la gauche.)

Scène III

Don Ruiz, don Velasquez, seigneurs.

DON VELASQUEZ, sortant du groupe des seigneurs

Pardon, messieurs, quelqu'un de vous connaît-il don Ruiz ?...
Pouvez-vous me le montrer ?

UN SEIGNEUR, montrant don Ruiz,
qui est assis à gauche

Le voilà !

DON VELASQUEZ, venant à don Ruiz, le regarde,
lui prend la main et la lui serre avec effusion

Don Ruiz !

DON RUIZ, après l'avoir regardé à son tour

Don Velasquez !

(Il se lève.)

DON VELASQUEZ

Si un gentilhomme tient à honneur de se rappeler ses anciennes amitiés, veuillez recevoir, mon cher don Ruiz, le salut d'un des hommes qui vous sont le plus tendrement attachés.

DON RUIZ

Don Velasquez, je suis heureux de vous serrer la main, mais à une condition cependant...

DON VELASQUEZ

Laquelle ? Dites...

DON RUIZ

Ne la devinez-vous pas ?... C'est que vous m'approuverez d'avoir emmené votre fille, et que, pendant tout le temps que vous demeurerez à Grenade, elle et vous serez mes hôtes.

DON VELASQUEZ

J'avais accepté, don Ruiz, avant d'avoir achevé la lecture de votre billet.

DON RUIZ, avec un soupir

Tout va donc bien de ce côté ! Je voudrais pouvoir en dire autant d'ici.

DON VELASQUEZ

En effet, votre attitude quand je suis entré... Vous aviez une grâce à demander au roi, et vous n'avez pas été heureux près de lui, mon cher don Ruiz ?

DON RUIZ

Que voulez-vous, señor ! le roi don Carlos avoue lui-même qu'il ne sait pas encore l'espagnol ; et moi, de mon côté, j'avoue que je n'ai jamais su le flamand. Mais revenons à vous... Et surtout, parlons de votre charmante fille, don Velasquez... J'ai pu voir que la mauvaise rencontre qu'elle a faite hier dans la montagne n'a eu aucune influence sur sa santé...

DON VELASQUEZ

Ah ! vous savez déjà cela ?

DON RUIZ

Ce qui arrive à un homme de votre importance, don Velasquez, est un événement qui a des ailes d'aigle. Don Lopez m'a dit que vous aviez été arrêté par le Saltéador.

DON VELASQUEZ

Vous a-t-il dit aussi que, se conduisant en gentilhomme et non en bandit, ce chef si redouté, lion et tigre pour les autres, s'est fait agneau pour nous ?

DON RUIZ

Il m'a dit quelque chose de cela ; mais je suis heureux que la nouvelle me soit confirmée par vous.

DON VELASQUEZ

Je vous la confirme, et j'ajoute ceci : c'est que je ne me croirai quitte envers ce brave jeune homme que lorsque j'aurai tenu la promesse que je lui ai faite.

DON RUIZ

Et quelle promesse lui avez-vous faite ?

DON VELASQUEZ

Je lui ai juré que, me sentant pris pour lui d'un intérêt véritable, je ne laisserais pas de repos au roi don Carlos qu'il ne m'eût accordé sa grâce.

DON RUIZ

Il vous la refusera !

DON VELASQUEZ

Et pourquoi ?

DON RUIZ

Vous me demandiez tout à l'heure ce que je faisais aux pieds du roi...

DON VELASQUEZ

Eh bien ?

DON RUIZ

Je lui demandais cette grâce.

DON VELASQUEZ

Vous ?...

DON RUIZ

Oui.

DON VELASQUEZ

Et quel intérêt portez-vous donc à ce jeune homme ? Dites-le-moi, señor don Ruiz ; car alors, j'agirai avec une double instance, sachant que j'agis à la fois pour un ami d'hier et pour un ami de trente ans.

(Entre doña Mercédès, voilée et vêtue de noir.

Elle est accompagnée de deux domestiques.)

DON RUIZ

Donnez-moi votre main, don Velasquez.

DON VELASQUEZ

Voici ma main.

DON RUIZ

L'homme dont nous parlons est mon fils.

DON VELASQUEZ, avec la plus grande surprise
Votre fils !...

Scène IV

Les mêmes, doña Mercédès, le chambellan, domestiques.

DON RUIZ, remontant au-devant de Mercédès

Et voici sa mère !... Elle vient, la pauvre femme, impatiente d'attendre aux portes de ce palais, savoir quelle a été la réponse du roi. – Ayez du courage, madame, il ne nous reste plus que Dieu et le vieil ami que voilà.

(Il remonte vers les seigneurs.)

DON VELASQUEZ

Madame, le premier mouvement du roi a été un refus ; mais ne désespérez pas... J'ai la conviction que nous sauverons votre fils.

DOÑA MERCÉDÈS

Dieu vous entende, don Velasquez !

DON VELASQUEZ, avec étonnement

Cette voix !

DOÑA MERCÉDÈS, vivement et plus bas

Pas un cri, pas un mot ! et si ces traits flétris par la douleur ne sont pas entièrement sortis de votre mémoire... (montrant don Ruiz), devant lui, du moins, n'ayez pas l'air de me reconnaître.

(Elle lève son voile.)

DON VELASQUEZ

Mercédès ! vivante !... Mais ce fils, cet enfant, le Saltéador... ?

DON RUIZ, que don Lopez a pris à part depuis
un instant, venant au milieu, à don Velasquez

Savez-vous, don Velasquez, la nouvelle qui court ?

DON VELASQUEZ

Non...

DON LOPEZ, descendant

à la gauche de don Velasquez

C'est vous que le roi désigne pour succéder à la charge de don Rodriguez de Calmenar.

DON VELASQUEZ

Moi ? moi ?...

LE CHAMBELLAN, paraissant à gauche

Le roi ordonne à don Velasquez de Haro, grand justicier d'Andalousie, de l'attendre ici.

DON VELASQUEZ

Moi, grand justicier !... (À don Ruiz.) Don Ruiz, rassurez-vous. (À doña Mercédès.) Madame, tarissez vos larmes ; nous sauverons ce malheureux enfant, nous le sauverons, je vous le jure !... Voici le roi !

(Don Ruiz et doña Mercédès s'éloignent par le fond.)

Scène V

Don Carlos, don Velasquez, seigneurs, puis le chambellan.

DON VELASQUEZ, s'inclinant
devant le roi, qui vient à lui

Ah ! sire, une telle faveur !...

DON CARLOS, faisant un pas
au-devant de don Velasquez

Tu connais don Ruiz de Torillas ?...

DON VELASQUEZ

Oui, Altesse... Il a fait avec moi la guerre contre les Mores, sous vos illustres aïeux Ferdinand et Isabelle.

DON CARLOS

Tu sais ce qu'il m'a demandé ?...

DON VELASQUEZ

Oui ; il a demandé à Votre Altesse la grâce de son fils.

DON CARLOS

Tu sais ce qu'il a fait, son fils ?...

DON VELASQUEZ

Il a tué en duel le frère d'une dame dont il était l'amant.

DON CARLOS

Ensuite ?...

DON VELASQUEZ

Il a tué deux des alguazils qui venaient pour l'arrêter et blessé

un troisième.

DON CARLOS

Ensuite ?...

DON VELASQUEZ

Il s'est réfugié dans la montagne.

DON CARLOS

Ensuite ?... Ah ! tu ne me comprends pas ! Eh bien, je vais répondre pour toi !... Une fois dans la montagne, il s'est fait bandit... Il pille et détrouse les voyageurs !... si bien que celui qui veut aller de Malaga à Grenade, ou de Grenade à Malaga... doit faire, avant de se mettre en route, son testament de mort.

DON VELASQUEZ, à part

Hélas !

DON CARLOS, lui montrant un papier

Voici le dernier rapport du chef de mes alguazils, envoyé à sa poursuite.

DON VELASQUEZ, prenant
le papier et le parcourant

Cerné !... réfugié dans une caverne dont on cherche l'entrée... On la découvrira !... On fera sauter ce dernier asile !... Il est perdu !

DON CARLOS

Eh bien, toi, mon grand justicier, que penses-tu qu'il faille faire à l'endroit de ce bandit ?

DON VELASQUEZ

Je pense, Altesse, qu'il faut pardonner beaucoup de choses à la jeunesse.

DON CARLOS

Quel âge a don Fernand de Torillas ?

DON VELASQUEZ

Vingt-quatre ans, sire.

DON CARLOS

Cinq ans de plus que moi... Que parles-tu de jeunesse, à propos d'un homme de vingt-quatre ans ?... J'en ai dix-neuf, moi, et je suis déjà vieux !

DON VELASQUEZ

Sire, le génie a vieilli Votre Altesse avant l'âge, et le roi don Carlos ne doit pas mesurer les autres hommes à sa taille, peser les autres hommes à sa balance.

DON CARLOS

Alors, ton avis est... ?

DON VELASQUEZ

Mon avis, sire, est que la circonstance est particulière, que don Fernand est coupable, mais qu'il a des motifs d'excuse... et qu'il serait bon au roi don Carlos de signaler son passage à travers l'Andalousie par un acte de clémence, et non par un acte de rigueur.

DON CARLOS

C'est ton avis, don Velasquez ?

DON VELASQUEZ

Oui, sire, et cela eût été aussi l'avis du cardinal Ximénès, avec lequel j'ai concouru à protéger l'Espagne, pendant votre enfance.

DON CARLOS

Oui ; mais je ne suis plus un enfant !

(Il passe à gauche.)

DON VELASQUEZ

Sire !...

DON CARLOS

Assez. Je garde pour moi cette cause, et j'en déciderai avec ma conscience...

LE CHAMBELLAN, paraissant au fond

Sire, une jeune fille bizarrement vêtue, et qui paraît, par son costume, et même par sa beauté, appartenir à la classe des bohémiens, insiste pour avoir l'honneur de parler au roi.

DON CARLOS, à part, pensif

Au roi ! toujours au roi !... Quand donc diront-ils empereur ?... (Au chambellan.) Je n'ai pas le temps de recevoir cette jeune fille.

LE CHAMBELLAN

C'est ce que je lui ai répondu, sire ; mais alors, elle a dit que l'on vous présente cet anneau.

DON CARLOS, indifférent

Cet anneau... (Vivement.) L'anneau d'or des ducs de Bourgogne !... Faites-la entrer... Comment cet anneau peut-il se trouver aux mains d'une bohémienne ?

(Le chambellan fait entrer Ginesta, qui a paru au fond.)

Scène VI

Les mêmes, Ginesta.

DON CARLOS

Venez, jeune fille, venez !

DON VELASQUEZ, à part

La jeune bohémienne de la vente du *Roi more* !

DON CARLOS, se retournant,
à tous les personnages

Retirez-vous.

(Tout le monde s'éloigne par différents côtés.)

Scène VII

Don Carlos, Ginesta.

Don Carlos s'assied à gauche. Ginesta s'agenouille près de lui.

GINESTA, présentant un papier ouvert

Sire, lisez.

DON CARLOS, prenant le papier

Le roi Philippe ! La signature de mon père ! Explique-moi cela, mon enfant.

GINESTA

Avant tout, Votre Altesse reconnaît-elle ce parchemin et cet anneau ?

DON CARLOS

Oui, je les reconnais... Mais comment se fait-il que l'un et l'autre soient entre tes mains ?

GINESTA

Ma mère est morte et me les a laissés, ce fut mon seul héritage ; mais, vous le voyez, sire, un héritage royal !

DON CARLOS

Comment votre mère a-t-elle connu le roi Philippe le Beau ?

GINESTA

Pardon, sire, mais, avant tout, Votre Altesse se rappelle-t-elle... lorsqu'elle est entrée, tout enfant, dans la chambre de son père mourant, avoir vu un enfant et une femme bohème sortir par la porte opposée à celle par laquelle Votre Altesse entrait ?

DON CARLOS

Oui ; je me suis demandé souvent quelle pouvait être cette femme... quel pouvait être cet enfant.

GINESTA

Cette femme était ma mère !

DON CARLOS, lui prenant
la main. – Elle se lève.

Et ta mère ?

GINESTA

Avait connu le roi Philippe le Beau en Bohême, quand il n'était encore qu'archiduc d'Autriche. Au milieu de ses nombreuses amours, celui qu'il eut pour ma mère est peut-être le seul qui ne faiblit jamais. Lorsque, en 1506, votre père partit pour l'Espagne afin de se faire proclamer roi, il donna ordre à ma mère de le suivre ; mais ma mère n'y consentit qu'à la condition que le roi reconnaîtrait pour bien à lui l'enfant dont elle était accouchée deux mois auparavant. Ce fut alors qu'il lui donna ce parchemin que vous tenez, sire. L'anneau lui fut donné seulement le jour où Votre Altesse nous vit auprès du lit de son père mourant.

DON CARLOS

Et cet enfant ?

GINESTA

Cet enfant, c'est moi, Altesse.

DON CARLOS, se levant

Embrassez-moi, ma sœur !

GINESTA

Sire, avant tout, ta sœur est venue ici, non pas pour te réclamer un rang, des richesses, des honneurs, mais pour te demander

une grâce au nom du roi Philippe, notre père.

DON CARLOS

Laquelle ?

GINESTA

Celle de don Fernand de Torrillas...

DON CARLOS

Et si je te disais que la grâce que tu me demandes, et que j'ai déjà refusée aujourd'hui même à deux personnes, est à une condition... ou plutôt à deux conditions ?

GINESTA

Alors, tu m'accordes sa grâce ?

DON CARLOS

Attends, avant de me remercier, de connaître ces conditions, jeune fille.

GINESTA, radieuse

J'écoute, ô mon roi ! j'attends, ô mon frère !

DON CARLOS

Si la première de ces conditions était de me rendre cette bague, d'anéantir ce parchemin, de t'engager, par le serment le plus terrible, à ne parler à personne de cette naissance royale, dont cette bague et ce parchemin sont les seules preuves ?

GINESTA

Sire, la bague est à votre doigt, gardez-la ; le parchemin est à votre main, déchirez-le... Dites-moi le serment que je dois faire, je le prononcerai... Quelle est la seconde condition ?

DON CARLOS

Lorsque, nous autres chefs de religion, nous faisons grâce à quelque grand pécheur de la peine temporelle qu'il a encourue, c'est à la condition qu'une âme pure, digne d'obtenir son pardon spirituel, priera pour lui au pied des autels de miséricorde... Connais-tu une créature humaine, innocente et chaste, qui soit disposée à entrer en religion, à renoncer au monde, à prier jour et nuit enfin... pour le salut de l'âme de celui dont je vais sauver le corps ?

GINESTA

Indiquez-moi le monastère où je dois faire mes vœux, sire, et j'y entrerai.

DON CARLOS

Ainsi, vous abandonnez tout... rang social, bonheur à venir, fortune mondaine, pour obtenir la grâce de ce bandit !...

GINESTA, tombant à genoux

Tout, tout, tout... et je ne demande qu'une faveur en échange : c'est de lui porter cette grâce moi-même ! Seulement, sire, ajoutez à cette grâce celle de ses compagnons... Sauvé seul, je le connais, il n'accepterait pas.

DON CARLOS, allant à la table

C'est bien ; vous allez avoir ce que vous désirez. (Il prend dans son pourpoint une petite clef, ouvre le coffret, y serre l'anneau et le parchemin, le referme, et remet la clef dans sa poche ; puis il écrit quelques lignes sur un parchemin, le signe, y appose son cachet, et donne ce parchemin à Ginesta.) Tenez, voici la grâce de don Fernand de Torrellas, remettez-la-lui vous-même. Mais hâtez-vous, sa retraite ne tardera pas à être découverte.

GINESTA, se levant

Ciel ! arriverai-je à temps ?

(Elle fait un pas.)

DON CARLOS

À votre retour, nous arrêterons, d'un commun accord, le couvent où vous entrez.

GINESTA

Oui, oui !... Oh ! que vous êtes bon, que je vous rends grâce, mon frère !

DON CARLOS, avec calme et dignité

Je ne suis plus votre frère.

GINESTA

Je vous remercie, mon roi. (Il lui donne sa main à baiser. – À part.) Et maintenant, que Dieu me donne des ailes !

(Elle sort par le fond. – La cour s'est remplie de seigneurs qui causent entre eux.)

Scène VIII
Don Carlos, seigneurs.

DON CARLOS, avec agitation

Allons, décidément, ce courrier n'arrivera pas aujourd'hui.
(Les seigneurs se sont rapprochés et attendent ses ordres.) À table, messieurs ! à table !

ACTE TROISIÈME
CINQUIÈME TABLEAU

*La chambre de doña Mercédès. – Porte au fond ;
portes latérales. Sièges.*

Scène première
Doña Mercédès, doña Flor.

DOÑA FLOR, assise aux pieds de doña Mercédès

Oh ! quelle chose extraordinaire est celle que vous dites, madame ! Comment ! ce beau jeune homme... comment ! ce chef redouté... comment ! ce cavalier si courtois... c'est... ?

DOÑA MERCÉDÈS

Hélas ! c'est mon fils !

DOÑA FLOR

Oh ! cela ne m'étonne plus alors, madame, qu'il ait de si riches manières de gentilhomme ! cela ne m'étonne plus que j'aie été rassurée dès que je l'ai vu ! cela ne m'étonne plus que, tout le long de la route, mon père m'ait dit : « En vérité, tout bandit qu'est ce jeune homme, si j'avais un fils, je ne le voudrais pas autre qu'est ce jeune homme. »

DOÑA MERCÉDÈS, troublée

Don Velasquez a dit cela ?...

DOÑA FLOR

Non pas une fois, mais dix fois...

DOÑA MERCÉDÈS, avec orgueil maternel

Et vous l'avez trouvé... élégant, courtois et beau, dites-vous ?

DOÑA FLOR

Plus beau, plus courtois, plus élégant qu'aucun gentilhomme que j'aie jamais vu

DOÑA MERCÉDÈS, souriant

À part don Ramiro d'Avila, le courrier d'amour ?

DOÑA FLOR

J'avoue que si j'avais à choisir entre les deux, je serais fort embarrassée... et voudrais, si j'avais l'un des deux pour époux,

avoir au moins l'autre pour frère.

DOÑA MERCÉDÈS

Chère fille ! que vous faites de bien à mon cœur !... Ah ! si don Ruiz, que j'ai laissé à l'Alhambra, revenait nous annoncer que don Velasquez, votre père, a été plus heureux que nous, et qu'il a enfin obtenu de ce jeune roi si glacial, si sévère, la grâce de mon pauvre enfant ! ah ! si Dieu permettait cela, chère jeune fille que la Providence a envoyée vers moi dans un jour de malheur, si Dieu m'accordait cette marque de miséricorde, il ne manquerait rien à ma joie.

DOÑA FLOR

Il l'obtiendra ! Le roi reviendra sur sa première résolution. Et, d'ailleurs, don Ruiz n'est-il pas là pour ajouter par ses larmes à l'éloquence de don Velasquez ?... Comment supposer qu'un roi puisse refuser longtemps à un père la grâce de son enfant !

DOÑA MERCÉDÈS, à demi-voix

Oui, s'il la demandait comme un père !

DOÑA FLOR, étonnée

Et pourquoi ne la demanderait-il pas comme un père ?

DOÑA MERCÉDÈS

Ai-je dit cela ?... J'ai eu tort... Don Ruiz a toujours été sévère au pauvre enfant ; mais, à tout prendre, ni lui ni moi n'avons à nous plaindre.

DOÑA FLOR

Eh bien, soyez sûre d'une chose, c'est que don Velasquez, lui, aura, pour demander cette grâce, toute l'éloquence d'un père.

(Elles se lèvent.)

DOÑA MERCÉDÈS

Dieu bon ! que vous êtes grand dans votre miséricorde ! Dieu grand ! que vous êtes miséricordieux dans votre justice !

DOÑA FLOR

Madame...

DOÑA MERCÉDÈS

Ah ! voici don Ruiz.

Scène II

Les mêmes, don Ruiz, paraissant au fond.

Il est sombre, et passe en se dirigeant vers la porte de gauche.

DOÑA MERCÉDÈS

N'avez-vous rien à nous dire, señor ?

DON RUIZ

Si fait, j'ai à dire à la fille de mon vieil ami qu'elle est la bienvenue dans cette pauvre demeure, et que je vais donner des ordres pour qu'elle y soit aussi bien traitée que faire se pourra dans l'état de décadence où est tombée notre maison.

(Il remonte au fond et dépose sa toque, sa canne et son épée.)

DOÑA MERCÉDÈS

Et à moi, señor, n'avez-vous rien à dire ?

DON RUIZ

Rien, sinon que le roi a refusé à don Velasquez comme à moi, señora.

DOÑA MERCÉDÈS

Ciel !

DOÑA FLOR

Madame, du courage !

DOÑA MERCÉDÈS

J'en aurai... Mais enfin, quelque autre moyen reste peut-être...

DON RUIZ

Je n'ai quitté l'Alhambra que quand tout espoir a été perdu.

DOÑA MERCÉDÈS

Señor, vous m'avez dit un jour, et, ce jour-là, moi aussi, je me croyais condamnée : « Aucun espoir n'est perdu tant qu'on croit en Dieu ! » Je crois en Dieu, señor.

(Elle passe à gauche.)

Scène III

Les mêmes, don Velasquez.

DON RUIZ, apercevant don Velasquez, qui paraît à la porte du fond
Don Velasquez !... Ah ! soyez le bienvenu !

(Doña Mercédès fait un mouvement comme pour se retirer.)

DON VELASQUEZ, vivement

Oh ! ne vous retirez pas, madame... J'apporte une nouvelle heureuse.

DON RUIZ

Parlez !

DON VELASQUEZ

Le roi a signé la grâce de don Fernand !

DOÑA MERCÉDÈS et DOÑA FLOR

Dieu bon !... Grand Dieu !

DON RUIZ

Impossible ! vous m'avez dit qu'il vous l'avait refusée.

DON VELASQUEZ

C'est vrai ! mais, que voulez-vous ! après votre départ, un miracle s'est fait, auquel nous n'avons rien compris, tous tant que nous étions là... Une jeune fille est entrée, a remis au roi une bague et un parchemin... Le roi, avec étonnement, a regardé la bague, lu le parchemin... Il a causé un quart d'heure à peu près avec la jeune fille, lui a remis un papier signé de sa main, et elle s'est élancée hors du palais.

DON RUIZ

C'est incroyable, en effet, comme vous le dites.

DOÑA MERCÉDÈS, allant à don Velasquez

Mais d'où savez-vous que ce papier est la grâce de don Fernand ?...

DON VELASQUEZ

Le roi me l'a dit pendant le dîner... Un instant, j'ai voulu lui demander la permission de quitter la table pour venir vous annoncer cette bonne nouvelle ; mais l'œil bleu de ce jeune roi est si dur, que je n'ai point osé. Deux heures de bonheur ont été perdues pour votre cœur maternel, madame ; mais ces deux heures, à moi aussi, je vous le jure, m'ont paru deux siècles.

DON RUIZ

Merci de cette bonne nouvelle, don Velasquez ! (À doña Mercédès.) Madame, remerciez donc notre ami.

DOÑA MERCÉDÈS, à don Velasquez

Señor, vous venez de rendre au cœur d'une mère la seule joie qu'elle attendît désormais du ciel.

(Don Velasquez fait un mouvement vers elle ;
elle s'éloigne vivement vers la gauche, sur le devant.)

DON RUIZ, à don Velasquez

Mon ami, la grâce ne vient pas de vous, mais la nouvelle vient de vous ; je vous suis aussi reconnaissant de la nouvelle que de la grâce...

(Don Ramiro paraît au fond.)

DOÑA MERCÉDÈS, se retournant

Don Ramiro !

DON RUIZ, à don Velasquez

Silence, devant ce jeune homme !

Scène IV

Les mêmes, don Ramiro.

DON RAMIRO

Excusez-moi, señor don Ruiz, mais mon père, qui a eu l'honneur de vous voir à l'Alhambra, m'a dit que vous aviez eu la bonté de vous informer de moi près de lui... Je viens vous présenter mes remerciements de ce souvenir, et suis heureux de rencontrer chez vous le noble don Velasquez et la belle doña Flor, pour leur présenter en même temps qu'à la señora Mercédès mes très-humbles respects.

DON RUIZ, lui offrant un siège

Soyez le bienvenu dans cette maison, don Ramiro.

DON RAMIRO, s'asseyant

Et mon cher don Fernand est toujours en voyage ?

DON RUIZ, prenant un siège

Toujours !

DON VELASQUEZ, s'asseyant aussi

Mais j'annonçais à l'instant même à doña Mercédès qu'il ne tarderait pas à revenir.

DON RAMIRO

Ce sera avec un grand bonheur que je serrerai la main à l'ami de mon enfance. (À don Velasquez.) Seigneur don Velasquez, vous ne doutez point que je ne vous aie cherché dès que j'ai su le terrible événement qui vous était arrivé dans la montagne... C'est en vous cherchant que j'ai appris que vous étiez l'hôte de don Ruiz... Mais comment n'ai-je rien vu, moi qui suis passé par le même chemin, un quart d'heure avant vous ?

DOÑA FLOR, faisant un mouvement

En effet, vous nous précédiez, don Ramiro.

DON RAMIRO, se levant

Je vous remercie de vous en être aperçue... Eh bien, vous avez donc vu ce fameux Saltéador ?... Voyons, señora, l'œil d'une femme ne se trompe point à ces sortes de choses... était-il aussi beau, aussi brave, aussi courtois qu'on le prétend ?

DOÑA FLOR

Je disais à l'instant même à doña Mercédès que c'était un des cavaliers les plus accomplis que j'eusse jamais vus.

DON RAMIRO

Vous doublez mes regrets, señora, de ne point l'avoir rencontré ; j'eusse, je l'avoue, été curieux de voir ce phénix des bandits.

DON VELASQUEZ

Vous le verrez, don Ramiro.

DON RAMIRO

Comment ! je le verrai ?...

DON VELASQUEZ

Sans doute ; car le roi vient de m'annoncer, comme à son grand justicier, qu'il lui avait accordé grâce pleine et entière.

DON RAMIRO

Ah ! par malheur, cette grâce, fût-elle envoyée par l'aigle même que le roi porte dans ses armes, arriverait trop tard.

DOÑA MERCÉDÈS

Comment ! trop tard ?...

(On se lève.)

DON RAMIRO

Vous ne savez donc pas les nouvelles de la montagne ?

TOUS

Non !

DON RAMIRO

Terribles ! Tous les bandits sont exterminés.

(Mouvement général. – Don Velasquez
va serrer la main de don Ruiz.)

DON RUIZ, à don Velasquez

Votre main tremble plus que la mienne, don Velasquez.

DOÑA MERCÉDÈS, à don Ramiro

Vous disiez, señor ?...

DON RAMIRO

Vous savez que le roi avait donné les ordres d'extermination
les plus sévères ?

DOÑA FLOR

Nous l'ignorions.

DOÑA MERCÉDÈS

Mon Dieu !

DON RAMIRO

Hier, les bandits ont été entourés par quatre cents hommes.
L'alcade mayor, sur la promesse du chef, a pénétré jusqu'à leur
repaire et les a sommés de se rendre. Ils ont refusé... et alors...

DON VELASQUEZ

Les soldats les ont attaqués...

DON RAMIRO

À quoi bon risquer la vie de braves soldats contre celle de
pareils bandits ? Non ! on a tracé un cercle autour de la mon-
tagne... et on y a mis le feu...

DOÑA MERCÉDÈS, se levant, à doña Flor

Le feu ! entendez-vous ? le feu !

(Elle passe à droite.)

DON VELASQUEZ

Mais le bruit a couru, on le disait tout à l'heure au palais, que
le Saltéador avait réussi à se réfugier dans une espèce de caverne

souterraine.

DON RAMIRO

Dont on a fini par découvrir l'issue... Alors, on a amoncelé aux deux entrées des barils de poudre, et...

DOÑA MERCÉDÈS, avec un cri

Ah ! n'achevez pas !...

DOÑA FLOR, à Mercédès

Contenez-vous...

DOÑA MERCÉDÈS, éclatant

Oh ! dites donc à une mère de se contenir quand on lui annonce la mort de son fils !

(Elle tombe assise. Doña Flor s'agenouille près d'elle, à sa gauche.)

DON RAMIRO

De son fils !

DON VELASQUEZ, entraînant don Ramiro

Sortez, don Ramiro, sortez ! Hier, vous étiez courrier d'amour ; aujourd'hui, vous êtes messager de malheur !... Oh ! de par le ciel, éloignez-vous !...

(Il le fait sortir.)

Scène V

Don Ruiz, doña Mercédès, don Velasquez, doña Flor.

DON RUIZ, allant à doña Mercédès

J'ai fait ce que j'ai pu, madame !

(Il remonte lentement vers le fond.)

DOÑA MERCÉDÈS, se levant

Oh ! monsieur, je ne vous accuse pas, je vous bénis.

DON VELASQUEZ, d'une voix tremblante

Voulez-vous que moi et ma fille restions auprès de vous, madame, ou préférez-vous que nous vous laissions ?...

DOÑA MERCÉDÈS

Non, non ; ne m'enlevez pas votre enfant... laissez-la-moi. Oh ! ma fille ! ma fille ! Toucher au bonheur, croire que l'on n'a plus qu'à étendre la main, et le voir s'évanouir comme une ombre ! Fernand ! mon Fernand !

DOÑA FLOR

Pleurez, pauvre mère !... pleurez !

DOÑA MERCÉDÈS, pleurant

Oh ! si vous saviez comme je l'aimais ! Oh ! mon Dieu ! qu'il est vrai de dire que plus un enfant a coûté de larmes aux yeux de sa mère, plus il est cher à son cœur ! (S'asseyant.) Señora !...

DOÑA FLOR

Appelez-moi votre fille ! Ne l'aimais-je pas comme un frère ?

DOÑA MERCÉDÈS, tressaillant

Comme un frère ! Tu as dit comme un frère... Oui, chère enfant, pleure-le comme un frère ! (À tous.) Ah ! si vous saviez quel cœur j'ai perdu !

DON VELASQUEZ, qui est passé au milieu

Parlez, madame, parlez-nous de lui ; cela est si doux de prononcer et d'entendre le nom de celui que l'on pleure !...

(Doña Flor s'agenouille près de doña Mercédès.)

DOÑA MERCÉDÈS, continuant

Pour moi... pour me voir un instant... ce qu'il risquait !... c'est incroyable... et cela est vrai cependant !... La seule chose qu'il eût emportée de cette maison, c'était la clef de ma chambre... Eh bien, depuis trois ans qu'il est loin de nous, pas un mois ne s'est écoulé sans que, au risque d'être pris... et être pris, c'était pour lui une mort ignominieuse ! eh bien, sans qu'au risque d'être pris, se glissant dans la ville, escaladant un mur, il ne rentrât dans cette chambre !... Je me sentais tout à coup éveillée au milieu de mon sommeil par un baiser au front... C'était lui ! lui qui, pendant une heure, en m'embrassant, en m'appelant sa mère... oubliait tout et me faisait tout oublier ! (Se levant.) Ah ! cependant, je ne puis rester ainsi... on ne l'a pas vu mort... on n'a pas touché son cadavre !... Qui me dit qu'il ne s'est pas échappé, qu'il n'erre pas autour de cette maison, qu'il n'est pas derrière cette porte, et qu'il ne va pas entrer... Ah ! je suis folle ! Fernand ! Fernand !

Scène VI

Les mêmes, don Fernand, Ginesta.

Ils entrent par le fond.

DON FERNAND

Ma mère ! me voici !

(Il tombe dans les bras de sa mère.)

DOÑA MERCÉDÈS

Lui ! mon fils ! lui !... Ah !... ah ! ne me tuez pas, mon Dieu !
donnez-moi la force de vivre !...

DON FERNAND, se tournant vers don Ruiz

Señor, béni soit le jour où il est permis à mon amour filial de
venir se prosterner à vos pieds !

(Il plie le genou devant don Ruiz.)

DON RUIZ

Voici ma main, et Dieu vous rende aussi sage que mon instan-
te prière l'en supplie du fond du cœur.

DON FERNAND effleure la main de don Ruiz ; puis,
se relevant, il s'élançe de nouveau dans les bras

de sa mère. – Montrant Ginesta, qui est restée au fond

Ma mère, voici la courageuse enfant qu'il vous faut bénir. Elle
m'a apporté ma grâce et celle de mes compagnons malgré le feu
et les balles... Elle s'appelle...

DOÑA MERCÉDÈS, entourant Ginesta de ses bras

Elle s'appelle ma fille !

GINESTA

Madame, je suis payée...

DON FERNAND, allant à Velasquez

Monsieur, je sais tout ce que vous avez tenté de faire pour
moi, et l'intention à mes yeux vaut le fait ; je ne sais comment
vous en remercier ; mais il y a près de vous une personne qui
devinera peut-être tout ce qu'il y a de reconnaissance brûlante
dans mon cœur.

(En disant cela, il a tiré de son pourpoint
une fleur fanée qu'il porte à ses lèvres.)

GINESTA, à part

Dieu ! il l'aime !

(Mercédès a entendu le mot de Ginesta et tressaille.)

DON VELASQUEZ

Ne parlons plus du passé, don Fernand. Tout est oublié, puisque vous voilà gracié... Mais je crois être l'interprète fidèle de... votre père, en vous demandant avec de tendres prières, en vous conjurant de changer de mœurs et de conduite, et de travailler à conquérir l'estime publique... en sorte que même vos ennemis reconnaissent que les âpres leçons du malheur ne sont jamais perdues pour un cœur noble et un esprit intelligent.

(Velasquez s'arrête comme dominé par l'émotion.)

DON FERNAND

Ah ! si je pouvais mériter que mon père devînt un jour mon ami !

DON RUIZ, s'approchant

Il le deviendra... (Mouvement de joie de don Fernand. – Don Ruiz, reprenant vivement.) Il le deviendra le jour où vous en serez digne, le jour où, corrigé de vos passions violentes, vous serez devenu vous-même un si parfait gentilhomme, que le père le plus scrupuleux n'hésitera pas à vous prendre pour gendre...

DON FERNAND

Que dites-vous !... Quelle félicité me laissez-vous entrevoir !... Avez-vous entendu, doña Flor, ce qu'a dit mon père ?... Ah ! pour vous mériter, pour être digne de vous, que ne ferais-je pas désormais !

GINESTA, à elle-même

Mon Dieu !

DOÑA MERCÉDÈS, comme malgré elle

Fernand, pas un mot de plus, c'est impossible !...

DON FERNAND

Ma mère !...

DON RUIZ

Madame !...

DOÑA MERCÉDÈS, à part

Qu'ai-je dit !...

DON VELASQUEZ, sur le devant, à gauche

Dieu puissant !... c'est bien mon fils !

DON FERNAND, remontant vers Ginesta

Ginesta !

(Elle s'éloigne vivement jusqu'au seuil de la porte du fond.)

GINESTA, s'arrêtant

Je ne suis plus Ginesta, je suis la sœur Filippa de l'Annonciade.

(Elle disparaît.)

DON RUIZ, à doña Mercédès

Pourquoi donc cela serait-il impossible, madame ?

(Doña Mercédès baisse la tête sans répondre.)

DON VELASQUEZ, qui a suivi
ce jeu de scène, à lui-même

Ciel !...

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

*La place de la Viva-Rambia. – À droite,
la maison de don Ruiz avec une terrasse.*

Scène première

Vicente, Torribio, Pédrille, un alguazil, gens du peuple.

On va et l'on vient sur la place.

VICENTE, montrant à Torribio
la maison de don Ruiz

C'est là qu'il demeure...

TORRIBIO

Notre capitaine ?

VICENTE

Oui, celui qui fut notre capitaine.

TORRIBIO

Tu l'as vu ?

VICENTE

Ce matin, il est sorti à la pointe du jour. Il a pris la rue que voilà, et, en passant, il m'a reconnu. Ça m'a fait battre le cœur. Je lui ai dit : « Capitaine, vous ne me semblez pas d'une gaieté folle ! » Il a souri, m'a donné deux quadruples d'or, et s'est éloigné sans me répondre... Ça m'a fendu le cœur.

TORRIBIO

Mais tu as gardé les quadruples ?

(À ce moment, quelques groupes se forment.)

VICENTE

Pour lui être agréable... Mais j'ai eu l'idée de les employer en bonnes œuvres. D'abord, je connaissais un cabaret où je suis allé vertueusement boire à la santé du capitaine ; puis j'ai joué et j'ai gagné quelques douros sur le chiffre 25, qui est l'âge de notre capitaine... On m'a accusé de tricher, je me suis fâché, on s'est battu, et j'ai tué mon homme, avec un certain coup de tierce

qu'affectionnait notre capitaine.

TORRIBIO

Ça te fait trois bonnes œuvres.

VICENTE

Attends donc !... Mais que diable fais-tu là ?

TORRIBIO

Je pratique une nouvelle invention !

VICENTE

Ça, c'est une nouvelle invention ?

TORRIBIO

Oui... Ceci, vois-tu, c'est une herbe rapportée d'un pays nommé Tabago... Cela s'allume par un bout et se fume par l'autre... C'est très-mauvais, mais c'est très à la mode.

VICENTE

Et c'est à cela que tu passe ton temps ?

TORRIBIO

À cela et à d'autres choses. Mais je m'ennuie ; je trouve le pavé du roi plus dur que le gazon du bon Dieu.

VICENTE

À qui le dis-tu !... Je m'y déforme les pieds.

TORRIBIO

Moi, j'y maigris... D'abord, j'ai trouvé assez amusant de me promener ainsi le nez au vent, à droite, à gauche, devant moi, sans apercevoir le plus petit bout de carabine braquée à hauteur d'œil et prête à m'envoyer une balle... Mais on a beau dire, la carabine a du charme... (À un homme qui passe au fond.) Tiens ! bonjour, Pédrille !

PÉDRILLE

Bonjour, Torribio !

TORRIBIO, continuant, à Vicente

Il est vrai que j'ai rencontré un alguazil qui m'a reconnu et m'a salué poliment : cela m'a flatté... Un autre s'est approché de moi et s'est informé de ma santé : cela m'a véritablement attendri. Mais un troisième est venu, puis un quatrième, puis tous les uns après les autres, et tous ont été avec moi d'une douceur,

d'une politesse qui a fini par me tourner sur le cœur... Tu ne saurais t'imaginer combien un alguazil sucré est affadissant ! Pouah !... Tiens, rien que d'en parler, je me sens incommodé.

VICENTE

À moins que ce ne soit la fumée que tu avales ?

TORRIBIO

Cela se pourrait encore. (Chancelant.) Soutiens-moi, Vicente, je me sens véritablement malade... Mais où est donc Comacho ?... Je ne vois pas Comacho...

(Il tombe dans les bras d'un alguazil qui se trouve à sa droite.)

L'ALGUAZIL, le soutenant

Eh ! c'est ce cher Torribio ! Est-ce que tu es malade ?

TORRIBIO

Ça ne va pas bien.

L'ALGUAZIL

Viens boire quelque chose.

TORRIBIO, se retournant avec effroi

Encore un alguazil !... (Se sauvant.) Non, non, je n'ai plus soif... Ça va mieux !

L'ALGUAZIL

Mais écoute-moi donc !

(Torribio s'éloigne toujours de lui. – L'alguazil disparaît.)

VICENTE

Tu demandes Comacho ? (Indiquant le fond à droite.) Justement, le voilà !

Scène II

Les mêmes, Comacho, chanteurs et musiciens,
danseurs, Moresques, don Ramiro, seigneurs,
dames, gens du peuple, serviteurs.

TORRIBIO, avec étonnement

Pas possible !

COMACHO, aux gens qui le suivent

Halte ! c'est ici. C'est à cette terrasse que nous devons l'attirer par le charme amoureux de nos voix et de nos instruments.

Mais attendons pour commencer que les danseuses moresques soient arrivées. (À Torribio et à Vicente.) Bonjour, bonjour !

VICENTE

Mais est-il assez pimpant, assez emplumé, assez enrubanné, assez empanaché !

COMACHO

Que voulez-vous ! cela tient à mes nouvelles relations. Don Ramiro et moi, nous ne nous quittons plus. Nous avons mis tout en commun, don Ramiro et moi : sa garde-robe, sa cave, sa cuisine et sa bourse... Et il n'y a pas d'occasion qu'il ne saisisse de me donner quelque nouvelle marque de son estime. (Don Ramiro lui donne un coup de pied par derrière. – Comacho, portant la main à son cœur.) Ciel ! j'ai reconnu la voix de mon maître !

DON RAMIRO

Eh bien, drôle ! et les Moresques ?

COMACHO

Elles me suivent. (Indiquant le côté droit.) Tenez, señor, les voilà !

(Entrée des danseuses moresques.)

DON RAMIRO, à Comacho

Rappelle-toi que je me place là, à l'angle de ce pavillon, et que si toi et tes musiciens, vous avez le malheur de ne pas chanter juste, je te mets pour quinze jours au régime du pain sec et des coups de canne.

TORRIBIO, sur le devant

à gauche, à Vicente

Attention, Vicente ! il s'agit ici de montrer qu'on se connaît en beaux-arts.

(Don Ramiro place un chanteur à l'angle du pavillon, Comacho est à côté de lui ; le chanteur s'accompagne d'une mandoline. – Pendant le divertissement, la terrasse est occupée par plusieurs personnes, au nombre desquelles se trouvent doña Flor et, un instant, doña Mercédès.)

AIR NOUVEAU DE M. AMÉDÉE ARTUS.

CHEUR

Toi que j'aime et qui sommeille,
 Quand tout s'éveille !
 Ouvre l'oreille
 Aux chants de l'aube vermeille !
 Je suis le jour,
 Je suis l'amour !

LE CHANTEUR

Lève-toi, mon adorée,
 Et, sur ta lèvre empourprée,
 Laisse errer à ton réveil
 Le sourire et le soleil.

CHEUR

Toi que j'aime, etc.

LE CHANTEUR

Tout ici te réclame :
 L'oiseau pour chanter sa flamme,
 La rose pour reflleurir !
 Mon cœur, pour ne pas mourir !
 Ah ! ah ! etc.

CHEUR

Toi que j'aime, etc.

LE CHANTEUR

Fleur de Grenade, que j'adore,
 C'est pour toi que les cieux épris
 Nous prêtent leur plus belle aurore,
 Et le prophète ses houris !
 Ah ! ah ! etc.

Amandier

Printanier,

Sur ta branche

Rose et blanche,

L'oiseau bleu,

L'œil en feu,

Écoute mon doux aveu,

Et son aile

Étincelle
 Quand ma belle
 Lève un peu
 Son œil bleu
 Vers la branche
 Rose et blanche
 Où la nuit et le jour
 Est le bel oiseau d'amour ;
 Et sur ta tête,
 Ô ma coquette,
 Sur tes seins blancs,
 Tombe et repose
 La neige rose
 Du vert printemps.

CHEUR

Dancez, brunes almées,
 Gazelles bien-aimées
 De la brise et des fleurs,
 Dont vous êtes les sœurs !

(Vers la fin du divertissement, on voit une femme voilée qui se dirige vers la gauche. Don Ramiro l'aperçoit ; il fait un signe à Comacho. Musique très-douce sur le dialogue qui suit.)

DON RAMIRO

Comacho !

COMACHO, s'approchant

Maître !

DON RAMIRO

N'est-ce pas la belle Missaouda ?

COMACHO

Oui, maître, c'est elle.

DON RAMIRO

Elle se rend sans doute au bain. – Va et tâche de nous l'amener.

COMACHO

Très-bien ! compris ! (Allant à la rencontre de Missaouda et l'ar-

rêtant.) Petite ! écoute un peu, petite ! j'ai un mot à te dire. (L'amenant sur le devant.) Belle Missaouda, te plairait-il de te joindre à nous et au seigneur don Ramiro, mon maître, pour distraire un instant la belle doña Flor, la rose de Grenade ? (La Moresque fait un mouvement comme pour s'éloigner.) Attends donc ! (Confidentiellement.) Il y a cent sequins d'or au bout de cette aimable complaisance. (Appuyant.) Cent sequins d'or... et nous partagerons. (La Moresque indique qu'elle veut bien. – À don Ramiro.) Elle consent... Cent sequins : c'est pour rien.

(Le divertissement recommence. Après le pas de Missaouada, don Ramiro jette une bourse à la danseuse ; puis paraît un domestique qui invite don Ramiro à entrer dans la maison pour y recevoir ses remerciements dus à sa galanterie, et bientôt la terrasse et la place restent vides.)

Scène III

Vicente, Torribio, don Fernand.

TORRIBIO, regardant vers le fond

Voilà le capitaine ; voyons s'il me reconnaîtra.

DON FERNAND, paraissant au fond, à Torribio

Ah ! c'est toi, coquin ?

TORRIBIO, avec joie

Il m'a appelé coquin ! Il m'a reconnu ! Vicente, il m'a reconnu !

DON FERNAND

Écoute ici.

TORRIBIO

Plaît-il ?

DON FERNAND

Écoute donc !

TORRIBIO

Est-ce que nous retournons dans la montagne ?... Ah ! capitaine, si vous vouliez, ça ne serait pas long !

VICENTE, venant à la gauche de don Fernand

Oh ! oui, ça ne serait pas long ! J'ai encore bon pied, bon œil,

de plus, un couteau catalan... (faisant claquer sa lèvre) un velours !

DON FERNAND

Vous vous rappelez la petite bohémienne qui vivait parmi nous ?

TORRIBIO

Ginesta ? Je crois bien ! une vraie fille de l'air et du soleil.

VICENTE

La fée de la montagne, comme nous l'appelions...

TORRIBIO

Et qui chantait comme une alouette ! Sa chanson nous réveillait avec l'aube, et la nuit, pendant les longues heures de l'embuscade, elle égrenait au clair de lune ses jolies notes perlées... Ah ! c'était le bon temps !

DON FERNAND

Eh bien, elle a quitté comme nous la montagne, mais pour s'enfermer dans un cloître.

VICENTE

Ah !

TORRIBIO, avec mélancolie

Eh bien, je comprends cela... J'y ai déjà songé, moi, au cloître.

VICENTE, riant

Toi !... Et dans quel cloître, capitaine ?...

DON FERNAND

Elle est, dit-on, au couvent de l'Annonciade.

VICENTE

Aux portes de la ville... Je vois cela d'ici.

DON FERNAND

J'ai passé la journée d'hier et une partie de la nuit à errer autour de ces murs silencieux ; mais je n'ai pu l'apercevoir.

VICENTE

Les novices sortent librement par la ville, cependant.

DON FERNAND

Aussi, allez-vous tous deux vous tenir aux aguets, un jour, deux jours, tout un mois s'il le faut, vous m'entendez ! et lorsqu'elle sortira, vous lui remettrez ce médaillon, et vous lui direz :

« Celui qui vous envoie cela, Ginesta, vous conjure de l'entendre avant que vous prononciez vos vœux. »

TORRIBIO, remontant

Très-bien !... Ah ! j'ai une idée... Pour la faire sortir tout de suite, si je mettais le feu au couvent ?

DON FERNAND

Pas de folie !

VICENTE

Voyons, Torribio, ne le contrarie pas !

TORRIBIO

Tu as raison. Et puis voilà une occupation pour quelques jours. – Nous obéissons, capitaine.

DON FERNAND, près de la maison à droite

Si vous réussissez, prévenez-moi ; c'est ici que je demeure. Allez !

(Torribio et Vicente sortent par le fond à droite.)

Scène IV

Don Fernand, puis don Ramiro.

DON FERNAND

Que se passe-t-il donc dans mon cœur ? Je le sens partagé entre une douleur et une colère. Ginesta s'éloigne ! Ginesta disparaît !... Et voilà qu'elle me manque !... et voilà que je la regrette ! Est-ce que j'aimerais Ginesta ?... Pourquoi ma mère s'est-elle placée entre doña Flor et moi ?... Je suis donc à jamais maudit, à jamais séparé du monde, que ma mère elle-même se récrie à la pensée de voir son fils épouser la fille d'un gentilhomme ? Pourquoi m'a-t-elle repoussé ?... Pourquoi ?... Il y avait ici, tout à l'heure, danses et sérénade. Qui était donc le galant ?

(Don Ramiro paraît à droite.)

DON RAMIRO, s'élançant dans les bras de Fernand

Ah ! cher don Fernand !

DON FERNAND

C'est vous, Ramiro !...

DON RAMIRO

Je viens d'apprendre à l'instant votre retour, et c'est la fortune qui m'a protégé, puisqu'elle me permet de vous rencontrer aussitôt. Mais, vive-Dieu ! Fernand, les voyages ont-ils changé votre humeur ? Vous nous revenez triste et sombre, il me semble.

DON FERNAND

Vous vous trompez. Quant à moi, si j'en juge par la sérénité de votre visage, vous êtes resté ce fortuné Ramiro, toujours aimant et toujours aimé, qui bouleversait tous les cœurs à Grenade comme à Malaga !

DON RAMIRO

Ah ! pauvre ami, que l'amour est un cruel tyran, et comme il traite en esclaves les cœurs sur lesquels il règne !

DON FERNAND

Mais c'est vous qui précisément avez l'habitude de régner.

DON RAMIRO

Pas toujours ! et, dans ce moment-ci, eh bien, je doute.

DON FERNAND

Vous doutez... vous ? (Riant.) Cependant, si je m'en souviens bien, au moment où nous nous séparâmes, la modestie, en fait d'amour, cher don Ramiro, n'était pas mise au nombre des défauts que les femmes vous reprochaient.

DON RAMIRO

C'est qu'avant de la voir, je n'avais pas aimé !

DON FERNAND

Et quelle est cette merveilleuse beauté qui a eu l'influence de faire, de l'orgueilleux don Ramiro, l'homme le plus modeste de l'Andalousie ?

DON RAMIRO

Je la vis un soir que je passais, à cheval, dans les rues de Malaga.

DON FERNAND

Ah ! c'était à Malaga ?

DON RAMIRO

Oui ; je l'aperçus par une jalousie entr'ouverte, et je m'arrêtai tout émerveillé ! Sans doute, elle prit pour de l'audace ce qui

n'était que de l'admiration... car elle referma sa jalousie, quoique, muet de surprise et les mains jointes, je la priasse de n'en rien faire ! Enfin, ma belle inconnue et son père étant sur le point de quitter Malaga pour Grenade...

DON FERNAND

Ah ! pour Grenade !... Vous les avez suivis, n'est-ce pas cela, don Ramiro ?

DON RAMIRO

Vous ne vous trompez que sur un point ; au lieu de les suivre, je les ai précédés ! Cela m'offrait un avantage : chaque halte qu'elle faisait me rappelait à son souvenir, chaque chambre où elle demeurait lui parlait de moi... Je me fis son courrier d'amour !

DON FERNAND, fronçant le sourcil

Voyez-vous cela !

DON RAMIRO

Oui... Vous le savez, on ne trouve rien dans nos misérables auberges... Eh bien, j'ordonnais les repas... Je savais le parfum qu'elle préférait : j'en brûlais dans les corridors qu'elle devait traverser ! Je savais quelles fleurs elle aimait : de Malaga à Grenade, elle ne marcha que sur des fleurs !

DON FERNAND

Mais c'est du dernier galant ! Et... la belle señora... ?

DON RAMIRO

Ah ! voilà !... Seulement, vous pouvez me rendre un service que je n'oublierai de ma vie.

DON FERNAND

Moi ?

DON RAMIRO

Vous !... Le hasard... (mouvement de don Fernand) non, je me trompe... la Providence a combiné deux événements qui doivent, si quelque catastrophe inconnue n'éclate pas sur mon chemin, faire de moi le plus heureux des hommes.

DON FERNAND, essuyant la sueur

qui lui coule du front

Et quels sont ces événements ?

DON RAMIRO

Le père de celle que j'aime est l'ami de votre père, et vous, mon cher Fernand, comme un ange sauveur, vous êtes arrivé d'hier.

DON FERNAND

Eh bien, après ?

DON RAMIRO

Eh bien, votre père a précisément offert l'hospitalité...

DON FERNAND

À qui ?

DON RAMIRO

Eh ! ne devinez-vous donc pas, cher ami ?

DON FERNAND

Je ne devine rien ; il faut tout me dire.

DOÑA FLOR, paraissant sur
la terrasse et jetant un léger cri

Ah !

DON RAMIRO, voyant doña Flor

Est-il besoin de dire le nom du soleil, quand vous sentez sa chaleur ?... (Lui montrant la terrasse.) Tenez, levez les yeux, don Fernand.

DON FERNAND, à part

C'est bien elle !

(Tous deux saluant respectueusement la jeune fille. – Doña Flor laisse tomber une fleur et se retire. – Don Fernand s'élançe et ramasse la fleur.)

DON RAMIRO, tendant la main

Merci, cher Fernand !... Rendez-moi cette fleur.

DON FERNAND

Et pourquoi vous la rendrais-je ?

DON RAMIRO

Mais... parce qu'il me semble que c'est à mon intention qu'on l'a laissée tomber.

DON FERNAND

Qui vous a dit cela ?

DON RAMIRO

Personne ; mais personne non plus ne me dit le contraire.

DON FERNAND

Si fait ! quelqu'un le dit.

DON RAMIRO

Qui cela ?

DON FERNAND

Moi !

DON RAMIRO, reculant en voyant
don Fernand pâle et le visage bouleversé

Vous ! pourquoi vous ?

DON FERNAND

Parce que... celle qui vous aime... je l'aime !

DON RAMIRO

Vous aimez doña Flor ?...

DON FERNAND

Je l'aime !

DON RAMIRO

Et où l'avez-vous connue ?

DON FERNAND

Que vous importe !

RON RAMIRO

Mais il y a deux mois que je l'aime, moi !

DON FERNAND

Et moi, il n'y a que deux jours mais, en deux jours, j'espère avoir fait plus de chemin dans son cœur que vous n'en avez fait en deux mois.

DON RAMIRO

Prouvez-le moi, don Fernand, ou je dirai tout haut que vous êtes un homme qui ne respecte rien... pas même la réputation d'une jeune fille !

DON FERNAND

Vous m'avez dit que vous aviez couru devant elle, n'est-ce pas ? de Malaga à Grenade.

DON RAMIRO

Je viens de vous le dire.

DON FERNAND

Vous avez passé à la venta du *Roi more* ?

DON RAMIRO

Je m'y suis même arrêté.

DON FERNAND

Vous avez commandé un repas pour don Velasquez et sa fille, un bouquet pour doña Flor ?

DON RAMIRO

Oui...

DON FERNAND

Dans ce bouquet, il y avait une anémone pareille à celle-ci ?...

DON RAMIRO

Eh bien ?

DON FERNAND

Cette anémone, elle me l'a donnée !

DON RAMIRO

Donnée de sa main ?

DON FERNAND

De sa main ! et la voici sur mon cœur, où elle s'est fanée, comme celle-ci s'y fanera.

DON RAMIRO

Cette anémone, vous l'avez prise, don Fernand... arrachée à son bouquet... sans qu'elle le sût... ramassée sur son chemin, où elle l'avait laissée tomber par mégarde... Avouez cela, et je vous pardonne.

DON FERNAND, avec force

Vous me pardonnez !... D'abord, il n'y a que de Dieu et du roi que j'accepte un pardon... Et quant à la fleur, elle me l'a donnée !

(À ce moment paraissent quelques personnes qui circulent, et qui, entendant la provocation entre don Fernand et don Ramiro, appellent d'autres bourgeois et gens du peuple, pour être témoins.)

Scène V

Les mêmes, bourgeois, gens du peuple,
alguazils, qui se promènent.

DON RAMIRO

Vous mentez, don Fernand !... Et, de même que vous avez volé la seconde de ces fleurs, vous avez volé la première !

DON FERNAND

Eh bien, soit ! données ou volées, les voilà toutes deux à terre... Celui qui dans cinq minutes vivra les ramassera !... L'épée à la main, don Ramiro !

DON RAMIRO, tirant l'épée à son tour
et faisant un pas en arrière

À la bonne heure, don Fernand ! voilà un marché comme je les aime ! (À ceux qui se promènent sur la place.) Holà, cavaliers, venez ça, afin que nous ne nous battions pas sans témoins, et que si don Fernand me tue, on ne dise pas au moins qu'il m'a assassiné... comme on dit qu'il avait assassiné don Alvar !

DON FERNAND

Qu'ils viennent ! qu'ils viennent, don Ramiro ! car, j'en jure Dieu, ce qu'ils vont voir mérite d'être vu !

(Ils descendent à l'avant-scène. – Le cercle se forme. –
Les deux jeunes gens ont l'épée à la main ; ils engagent le fer.)

Scène VI

Les mêmes, don Ruiz, entrant vivement,
puis doña Mercédès, doña Flor.

DON RUIZ

Arrêtez, don Fernand ! Arrêtez, don Ramiro !

DON FERNAND, avec impatience

Mon père !

DON RAMIRO, avec respect, se découvrant

Señor !

(Il abaisse son épée et fait un pas en arrière.)

DON RUIZ, à Ramiro

Je n'ai pas d'ordre à vous donner, don Ramiro ; mais à vous, don Fernand, à vous qui êtes mon fils, je dis : Arrêtez !

(Don Fernand veut reprendre le combat.)

UN ALGUAZIL, qui se trouve à gauche, à don Fernand
Arrêtez, señor !

DON RUIZ, à Fernand

Comment, malheureux ! ne peux-tu donc te dompter une fois toi-même ! Gracié d'hier, vas-tu, dès aujourd'hui, te remettre dans les mains de la justice ?

DON FERNAND

Mon père, ceci est une affaire d'honneur entre don Ramiro et moi ; laissez-nous la vider à notre guise, je vous prie.

DON RUIZ

Ici, dans la rue, à la face du soleil !

DON FERNAND

Pourquoi pas, si c'est ici, dans la rue, à la face du soleil, que don Ramiro m'a insulté ? (Montrant la foule.) Ils ont été témoins de l'insulte, qu'ils le soient de la vengeance !

DON RUIZ

Remettez votre épée au fourreau, don Fernand.

DON FERNAND, faisant un pas en avant

En garde, don Ramiro !

DON RUIZ, le retenant

Ainsi, tu me désobéis ?

DON FERNAND

Pensez-vous que je me laisserai ôter l'honneur que vous m'avez transmis, comme votre père l'avait reçu de ses aïeux ?

DON RUIZ

Plût au ciel que tu eusses gardé une étincelle de celui que je t'avais transmis ! Don Ramiro, puisque mon fils n'a aucun respect pour les cheveux blancs et les mains tremblantes qui l'implorant, quoique ces mains tremblantes et ces cheveux blancs soient ceux d'un père, écoutez-moi, et donnez cet exemple à ceux qui nous entourent, qu'un étranger me montre plus d'égards que mon fils !

DON RAMIRO, faisant un pas en avant,
et saluant don Ruiz en abaissant son épée

Vous avez bien fait d'en appeler à moi, señor don Ruiz de Torillas ! vous avez bien fait de compter sur moi... La terre est grande... la montagne est solitaire... je rencontraï mon adversaire dans un autre lieu.

DON FERNAND

C'est déguiser adroitement sa peur.

DON RAMIRO

Moi ! j'ai peur ?... Ah ! don Fernand, tu le veux !...

DON RUIZ, à Fernand

Insensé ! comment ! lorsque tu vois qu'un étranger me respecte et m'obéit, tu me désobéis et tu me braves ! (Levant sa canne.) Vive-Dieu ! je ne sais à quoi tient que je ne t'enseigne publiquement ton devoir !

DON FERNAND

Prenez garde, monsieur ! votre bâton est levé sur moi !

DON RUIZ

L'épée au fourreau, malheureux !

DON FERNAND

Abaissez d'abord votre canne, señor !

DON RUIZ

Obéis d'abord... quand je te dis d'obéir !

DON FERNAND

Señor ! señor ! ne tenez pas plus longtemps votre bâton levé... ou, vive-Dieu ! vous me jetterez dans quelque extrémité ! (En passant à droite, à don Ramiro qui s'éloigne.) Oh ! ne vous éloignez pas, don Ramiro : je ne puis faire face à la fois à la canne d'un vieillard et à l'épée d'un fat !

DON RUIZ, lui saisissant le bras droit

Une dernière fois, m'obéiras-tu, misérable ?...

DON FERNAND

Non ! non ! arrière ! arrière ! (Il l'écarte d'un revers de la main et court au-devant de don Ramiro en criant.) À moi, don Ramiro ! (La main de Fernand a porté sur la joue de don Ruiz, qui

chancelle, et que plusieurs personnes s'empres- sent de soutenir. Don Fernand engage le fer avec don Ramiro. Il lui perce le bras droit. Doña Mercédès paraît, éperdue ; doña Flor, qui l'a précédée, la reçoit dans ses bras et la fait asseoir sur un banc qui se trouve près de la maison. Pendant le combat, don Ruiz est passé à gauche, avec les personnes qui l'entourent. – Après le combat, Fernand s'écrie.) Ces deux fleurs sont à moi ! (Il les ramasse, puis sort en menaçant de son épée quiconque voudrait l'arrêter, et criant.) Place ! place !

(Mouvement général.)

Scène VII

Les mêmes, hors don Fernand ;
puis don Carlos, don Velasquez.

DON RUIZ, avec accablement et d'une voix sourde

Que le ciel t'écrase, infâme ! qui as osé frapper ton père au visage !... Oui, le ciel, à défaut des hommes, car la cause d'un père outragé est la cause du ciel !

DON RAMIRO, enveloppant de son manteau
son bras droit blessé, et offrant le gauche à don Ruiz

Señor, voici doña Mercédès qui vient de perdre connaissance...

DON RUIZ, avec un regard terrible
Doña Mercédès !... Ah ! oui, doña Mercédès !

DOÑA MERCÉDÈS, revenant à elle et se levant
Qu'y a-t-il, monseigneur ?

DON RUIZ, la saisissant par la main
et la faisant passer à gauche
Il y a, madame, il y a que votre fils m'a frappé au visage !

DOÑA MERCÉDÈS, à voix basse
Oh ! calmez-vous, seigneur, et voyez tout ce peuple qui nous entoure.

DON RUIZ

Ah ! qu'il vienne ! qu'il approche ! car il vient, car il approche pour me défendre !... (À la foule.) Venez tous !... Oui, hommes, regardez-moi, et tremblez d'avoir des fils !... Oui, femmes,

regardez-moi, et tremblez de mettre au jour des enfants qui, pour les récompenser de vingt-cinq ans de sacrifices, de soins, de douleurs, souffletent vos maris !... J'ai demandé justice au Maître suprême ; je vous demande justice à vous !... Et si vous ne me dites pas à l'instant que vous vous chargez de la justice paternelle... eh bien... cette justice... j'irai... (Remontant.) Je vais la demander au roi, au roi don Carlos lui-même !... (On s'est écarté comme pour lui livrer passage. – Il se trouve en présence d'un homme enveloppé d'un manteau. La foule, qui reconnaît cet homme, murmure : « Le roi ! le roi !... » – Don Ruiz, d'un air joyeux.) Le roi !...

DON CARLOS

Tu demandes justice ?

DON RUIZ

Oui, sire !

DON CARLOS

Encore !... Hier, tu demandais grâce ; aujourd'hui, tu demandes justice !... Tu demandes donc toujours ?

DON RUIZ

Oh ! cette fois, quand le roi m'aura fait justice, je le tiendrai quitte de l'avenir en le remerciant du passé... Sire, écoutez-moi !... Quelle peine mérite un jeune homme qui a donné un soufflet à un vieillard ?

(Mouvement d'attention.)

DON CARLOS

Si c'est un roturier, le fouet en place publique, avec un numéro sur mes galères... S'il est noble, il mérite la prison perpétuelle et la dégradation.

DON RUIZ

Et si celui qui a donné le soufflet était le fils ?... si celui qui l'a reçu était le père ?...

DON CARLOS

Comment dis-tu, vieillard ?... Je dois avoir mal entendu... Je croyais qu'en Espagne, au contraire, les fils vengeaient les soufflets donnés à leur père !

DON RUIZ

Du temps du Cid, oui ; mais nous ne sommes plus au temps du Cid... Aujourd'hui, ce sont les fils...

DON CARLOS

Impossible, vieillard ! impossible !

DON RUIZ

Sire, hier, je vous ai demandé la grâce de mon fils, meurtrier et voleur !... Sire, aujourd'hui, je vous demande justice contre l'enfant dénaturé qui a levé la main sur son père !

DOÑA MERCÉDÈS, soutenue par doña Flor

Mon Dieu ! mon Dieu !

DON CARLOS

Mais savez-vous bien que c'est la mort de votre fils que vous me demandez là ?...

DON RUIZ

Je ne sais pas si c'est la mort que je demande mais, à coup sûr, c'est justice !

DON CARLOS

Elle te sera faite. (Mouvement des gens du peuple. Ils forment des groupes et parlent entre eux. – À don Velasquez, qui est à droite près de doña Mercédès.) Don Velasquez, ne vous représentez devant moi que quand le coupable sera arrêté.

DON VELASQUEZ, bas, à doña Mercédès

Le coupable !... Entendez-vous cela, Mercédès ? Et c'est la mort !... la mort, qui attend votre fils et le mien... et vous ne parlerez pas ?

DOÑA MERCÉDÈS, passant
comme pour aller au roi

Ah ! c'en est trop... et je veux...

DON RUIZ, au milieu, la saisissant par la main

Silence !... silence, madame !... je vous l'ordonne !...

(Elle s'arrête sous le regard terrible de don Ruiz.)

DON CARLOS, qui a suivi ce mouvement, à part

Qu'avait donc à dire cette femme ?

SEPTIÈME TABLEAU

Un appartement chez don Ruiz. – Porte au fond. – À droite, don Ruiz, pâle et immobile, assis auprès d'une table ; sur cette table, un candélabre allumé. – De l'autre côté, Mercédès accroupie sur des coussins et la tête renversée sur le siège d'un canapé. – Doña Flor près d'elle, à sa droite. – Le théâtre est faiblement éclairé.

Scène première

Don Ruiz, doña Mercédès, doña Flor.

DOÑA FLOR

Ma mère, ma mère !... n'y a-t-il donc aucun moyen de sauver don Fernand ?... (Silence.) Oh ! répondez-moi, ma mère !

DOÑA MERCÉDÈS, avec effort et sans voix

Aucun.

DOÑA FLOR

Mais enfin, madame, il me semble que si, après vingt ans de mariage, vous demandiez cette grâce à don Ruiz...

DOÑA MERCÉDÈS

Il me la refuserait.

DOÑA FLOR

Cependant, madame, un père est toujours un père.

DOÑA MERCÉDÈS, cachant
sa figure dans ses mains

Oui !... un père !... N'ayons d'espoir qu'en Dieu, ma fille. Peut-être aura-t-il permis que Fernand ait pu s'échapper.

DOÑA FLOR

Hélas ! madame !

DOÑA MERCÉDÈS, se soulevant

Il est arrêté ?...

DOÑA FLOR

Il s'est rendu.

DOÑA MERCÉDÈS

À qui ?

DOÑA FLOR

À celui qui avait ordre de le ramener mort ou vif, et qui ne

pouvait, sans crime, désobéir à cet ordre : au grand justicier d'Andalousie, à mon père, madame.

DOÑA MERCÉDÈS, se relevant

Votre père !... c'est votre père qui le livre au supplice ?

DOÑA FLOR

Il l'a arraché à une mort inévitable, madame, et, en retardant sa dernière heure, il lui a laissé ces chances suprêmes de salut que gardent toujours au condamné l'amour d'une mère et la clémence d'un roi. Fernand était poursuivi par la foule. À cette foule s'étaient joints des soldats. Lassé de fuir, et se réfugiant dans la tour de Vela, il avait attendu là ceux qui le poursuivaient. Le combat s'était engagé avec un acharnement mortel, c'était une lutte désespérée. Fernand s'était posté dans l'escalier étroit et tournant qui conduit à la plate-forme, et la défense lui était facile. Son épée dans la main droite, le bras gauche enveloppé dans son manteau, dont il s'était fait un bouclier, il combattait marche à marche, et sur chaque marche un homme était tombé. Le combat durait, et l'issue n'en pouvait être douteuse, lorsque mon père arriva : « Ne le tuez pas !... ne le tuez pas !... cria-t-il avec désespoir ; il importe que je le prenne vivant. — Vivant ! cria Fernand à son tour. L'un de vous ne vient-il pas de dire qu'il me prendrait vivant ? — Oui, moi, don Velasquez. » Et sans attendre la réponse, mon père s'élança à travers les assaillants, et franchit les degrés vides jusqu'à portée du bras de don Fernand. « Que voulez-vous ? lui dit votre fils. — Ce que je veux, c'est que vous renonciez à vous défendre et que vous vous reconnaissiez mon prisonnier. — Et à qui avez-vous promis d'accomplir un pareil miracle ? — Au roi. — Eh bien, retournez vers le roi et dites-lui que vous avez été chargé d'une mission impossible. — Mais qu'espérez-vous donc, insensé ? — Mourir en tuant ! — Alors... tue !... » répondit mon père en présentant sa poitrine. Et comme le bras de Fernand s'abaissait, il fit un pas vers lui et reprit de nouveau : « Votre épée ! — Jamais ! — Je vous en prie, Fernand. — Jamais ! — Fernand, je vous en supplie ! » Et mon père tendit

la main. En ce moment, les regards de votre fils rencontrèrent ceux du grand justicier. Fernand balbutia encore quelques mots, comme si, dominé par une puissance inconnue, il s'efforçait en vain de se soustraire à l'étrange fascination exercée sur lui. Puis sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine, sa main s'ouvrit comme si elle avait perdu toute sa force, et son épée tomba aux pieds de mon père.

DON RUIZ, à doña Flor

Retirez-vous, mon enfant !

(Elle sort par le fond.)

Scène II

Doña Mercédès, don Ruiz.

DON RUIZ, s'approchant de doña Mercédès, qu'il n'a pas quittée du regard depuis la dernière partie du récit

Ainsi, madame, pour la seconde fois, le lion s'est fait agneau à la voix de don Velasquez... Ainsi, tandis qu'il insulte tout haut à mon autorité et outrage en public mes cheveux blancs, votre fils, obéissant malgré lui à une puissance secrète, inconnue, fait preuve envers un autre... envers un étranger, d'une déférence sans borne et d'un respect... presque filial... (Mouvement de doña Mercédès.) Cela ne vous surprend-il pas autant que moi, ou, du moins, ne redoutez-vous rien des réflexions auxquelles peut donner lieu ce rapprochement ?... Ne serait-ce point ici que la voix du sang est muette, et qu'elle parle là-bas ?...

DOÑA MERCÉDÈS, avec effroi et se levant

Don Ruiz !

DON RUIZ

Silence !... on pourrait nous entendre. Tantôt, le péril du coupable, la menace du roi don Carlos ont failli vous arracher un aveu que j'ai arrêté sur vos lèvres. Cet aveu, je demande, j'exige qu'il n'en sorte jamais. Vous comprendrez, madame, que c'est bien assez pour moi d'avoir été outragé par le fils, sans que je me résigne encore à m'entendre déshonorer par la mère !

DOÑA MERCÉDÈS

De grâce !...

DON RUIZ

Laissez-moi parler. Par un mot, par la révélation d'un secret gardé depuis vingt-cinq ans, vous réussirez sans doute à diminuer aux yeux de tous la grandeur du crime et à désarmer la rigueur du châtiment ; mais, ne l'oubliez pas, ce mot qui sauve est en même temps le poignard qui tue. Votre position est telle, que vous ne pouvez préserver la tête du fils qu'en immolant l'honneur du père. Or, cet honneur, madame, je le défendrai, non pas seulement comme mien, mais comme appartenant à ceux qui me l'ont transmis pur et sans tache avec leur nom. (Montrant une petite croix.) Il y eut un jour, doña Mercédès, où, debout devant moi et détachant de la muraille cette croix pendue au chevet de votre lit, vous me dites : « Don Ruiz, jurez-moi que jamais un mot relatif au passé ne sortira de votre bouche. » J'en pris l'engagement devant Dieu ; j'ai tenu parole, madame. Aujourd'hui, à mon tour, c'est moi qui viens à vous cette croix à la main, et qui vous dis : Au nom du Dieu sauveur, jurez-moi de garder enseveli au fond de votre cœur le secret qui, vingt-cinq ans, a dormi dans le mien !

DOÑA MERCÉDÈS, avec désespoir

Fernand ! Fernand !

DON RUIZ

Jurez-le, madame, et que Dieu vous fasse la grâce d'être fidèle à votre serment comme je l'ai été à ma parole.

DOÑA MERCÉDÈS, étendant lentement la main
sur la croix que lui présente don Ruiz

Ah ! ah !...

(Elle cache, en sanglotant, sa figure dans ses mains.)

Scène III

Les mêmes, doña Flor.

DOÑA FLOR, accourant

Ah ! madame !... le roi !

DON RUIZ et DOÑA MERCÉDÈS

Le roi !

DOÑA FLOR

C'est vous qu'il a demandée en entrant, c'est à vous qu'il veut parler, madame.

DOÑA MERCÉDÈS

À moi ?

DON RUIZ, bas, à Mercédès

Pas un mot ! pas un geste !... (Indiquant la porte à gauche.) Je serai là...

(Il sort rapidement en lançant à Mercédès un dernier regard.)

DOÑA FLOR

Le roi !

(Don Carlos entre ; deux ou trois personnes qui l'accompagnent s'arrêtent au fond.)

DOÑA MERCÉDÈS, s'élançant

vers lui et se jetant à ses pieds

Ah ! sire !... vous n'avez pas condamné le fils puisque vous venez chez la mère !...

DON CARLOS

Qu'on nous laisse seuls.

(Doña Flor se retire. – La porte du fond se ferme.)

Scène IV

Don Carlos, doña Mercédès.

DON CARLOS

Levez-vous, madame ; commandez, s'il se peut, à votre émotion, reprenez vos esprits ; car, avant d'aborder le sujet qui m'amène, je désire que vous soyez parfaitement rendue à vous-même.

DOÑA MERCÉDÈS, après avoir essuyé ses larmes
et s'efforçant de reprendre son calme

Je vous écoute, sire.

DON CARLOS

Un attentat vient d'être commis, si nouveau, qu'il est sans

précédent dans l'histoire d'Espagne ; si monstrueux, qu'il étonne la conscience publique. Or, plus le crime est monstrueux, révoltant, inouï, plus je lui cherche une explication, et cette explication, c'est à vous que je viens la demander.

DOÑA MERCÉDÈS, tressaillant

À moi, sire ?... Le roi a résolu de m'interroger ?...

DON CARLOS

Je ne suis pas roi... ici du moins...

DOÑA MERCÉDÈS

Qu'êtes-vous donc, sire ?

DON CARLOS

Je suis un confesseur. (S'approchant du canapé.) Venez là, Mercédès, et racontez-moi votre vie.

DOÑA MERCÉDÈS, avec effort

Ma vie ?... Comment et en quoi le récit de ma vie peut-il intéresser Votre Majesté ?...

DON CARLOS

Comme l'aveu du pécheur intéresse le ministre de Dieu qui le condamne ou l'absout. (Il s'assied.) Racontez-moi votre vie, doña Mercédès.

DOÑA MERCÉDÈS

Sire... je n'ai rien à vous en dire... sinon qu'elle s'est passée dans les larmes (suppliant don Carlos du regard), et que, suivant votre clémence ou votre sévérité, elle finira dans la joie, ou s'éteindra dans le désespoir.

DON CARLOS

Sommes-nous bien seuls ici, madame ?

DOÑA MERCÉDÈS, d'une voix étouffée

Seuls.

DON CARLOS

Ce que vous auriez à me confier à voix basse et à genoux, personne que moi ne l'entendrait ?

DOÑA MERCÉDÈS

Personne.

DON CARLOS

Pour la troisième fois, Mercédès, racontez-moi votre vie.

DOÑA MERCÉDÈS

Sire, j'ai répondu... comme je réponds encore : le récit de ma vie ne vous apprendrait rien...

DON CARLOS, se levant, comme à lui-même

Ainsi, point de faute cachée !... point de mystère dans l'existence de cette femme !... point d'excuse au crime !... Ainsi, c'est bien le père qui est venu me demander justice contre le fils ! c'est bien le fils qui a levé la main sur son père !...

(Il passe à droite.)

DOÑA MERCÉDÈS

Ah ! sire !... qui peut dire comment cela s'est fait ?... qui peut dire si le bras fut coupable et si le hasard ne l'a pas égaré ?... Avait-il conscience de ses actions, celui que, dans ce moment-là, un adversaire provoquait, insultait peut-être ?... Non... Je ne veux rien dire qui soit à la charge de don Ramiro : il a tout fait pour éviter cette fatale querelle, je veux le croire, je le crois ; mais, sire, il avait l'épée à la main, et, devant une épée, demander à Fernand de reculer, c'était demander au sanglier blessé de ne pas faire tête au chasseur, à un insensé d'avoir sa raison. Don Ruiz le sait bien ; et, le sachant, comment a-t-il pu croire que sa voix serait écoutée ?... Qu'espérait-il en menaçant, lorsqu'en priant, la mère elle-même n'eût peut-être rien obtenu de son fils ?... Et cependant qui doute du cœur de Fernand, de son respect pour moi, de sa tendresse ? Personne ! oh ! personne, sire ! Eh bien, me chérissant comme il me chérit, lorsque, tout jeune encore, presque enfant, il se croyait l'objet d'une raillerie ou d'un dédain, quand le sang lui montait au visage avec la colère, il devenait sourd à ma voix, il méconnaissait mes ordres, il m'eût repoussée aussi, comme il a fait de don Ruiz... Seulement, moi, je ne menaçais pas, je pleurais, et dès que s'éclaircissait le voile que la colère avait jeté sur ses yeux, dès que le jour se faisait dans cette âme un moment obscurcie, il venait en silence s'agenouiller

devant moi ; ses yeux baissés semblaient craindre de rencontrer les miens ; il pleurait à son tour, et sa vie, alors, il l'eût donné pour expier sa faute... Sire, on ne demande pas compte de ses actes à l'enfant que la raison n'éclaire pas encore. Celui qui la perd une heure, un instant... pendant cette heure, cet instant, n'est-il pas redevenu un enfant, et ne peut-on lui pardonner ?... Sire, la volonté fait le crime, et celui-là n'est pas coupable qui a agi sans discernement. Sire, Fernand n'est pas criminel ! ce n'est qu'un malheureux digne de pitié.

(Elle tombe à genoux.)

DON CARLOS

Ce n'est pas à ma pitié, madame, que l'on a fait appel, c'est à ma justice.

DOÑA MERCÉDÈS

Oui, je le sais... et si elle doit être inflexible, puisse celui qui l'a invoquée en éprouver un remords éternel !

(Elle se relève.)

DON CARLOS

Femme, celui qui l'a invoquée est un père, c'est-à-dire le chef de la maison, le représentant de Dieu dans la famille, comme je suis son représentant sur le trône. Qui l'outrage est impie, qui le frappe est sacrilège... C'était son droit de me demander justice ; c'était pour lui une obligation, car tout chef de famille est un gardien de la morale publique. Et quel plus grand attentat contre les lois divines et humaines que le fils révolté contre le père, que le vassal foulant aux pieds son suzerain, que la créature soufflant le créateur !... Pleure, tu es femme ; prie, tu es mère ; mais laisse-nous, nous autres hommes, accusateur ou juge, père ou roi, suivre inflexiblement la ligne du devoir.

DOÑA MERCÉDÈS

Non, sire !... un père ne dénonce pas son fils !... Vous parlez du renversement de toutes les lois naturelles ?... En serait-il un plus grand que celui-là : le père dénonçant sa propre chair ?... (Elle rencontre le regard de don Carlos.) Oui... je sais que don Ruiz

l'a fait, aveuglé qu'il était par son ressentiment ; mais devant les conséquences de cette action, peut-être s'épouvante-t-il au fond du cœur ! peut-être voudrait-il déjà désarmer votre main sévère du glaive que lui-même y a placé. La voix qui a crié vengeance serait-elle moins écoutée si elle criait grâce ?... De quel nom faudrait-il appeler cette justice qui se prévaudrait de l'accusation et repousserait la défense, qui accueillerait la colère et serait sans pitié pour les remords ?... Ah ! sire, par ceux qu'il aurait un jour, par mon désespoir...

DON CARLOS

Pourquoi donc êtes-vous seule à me supplier, doña Mercédès ?

DOÑA MERCÉDÈS

Sire...

DON CARLOS

Pourquoi donc celui dont les entrailles ont droit de s'émouvoir aussi à l'approche du jugement n'est pas là, à vos côtés ?...

DOÑA MERCÉDÈS

Je vais...

DON CARLOS, la saisissant par le bras
et la faisant tomber à genoux

Pourquoi m'as-tu dit qu'un père ne dénonçait pas son enfant ?... pourquoi l'a-t-il fait, lui ?

DOÑA MERCÉDÈS

Au nom du ciel !

DON CARLOS

Tu vois bien, femme, que tu me trompais...

DOÑA MERCÉDÈS, se relevant

Grâce !...

(Elle passe à droite.)

DON CARLOS

Tu vois bien que Fernand n'est pas son fils...

DOÑA MERCÉDÈS, tombant
de nouveau à genoux

Malheureuse !...

DON CARLOS

Ah ! tu ne m'échapperas plus !... Il y a dans ta vie un mystère que tu t'efforces de me dérober ; mais je veux le connaître, entends-tu ? je le veux !

DOÑA MERCÉDÈS

Mon Dieu ! donnez-moi la force de me taire !...

DON CARLOS

Don Ruiz est-il le père de Fernand ?... Réponds ! réponds-moi donc !

DOÑA MERCÉDÈS, d'une voix étouffée

C'est son père.

DON CARLOS

Eh bien, meure donc celui qui l'a frappé !

DOÑA MERCÉDÈS, se relevant vivement

Arrêtez !... non... cet enfant...

DON CARLOS

Eh bien, cet enfant ?... Parle ! parle !

Scène V

Don Carlos, doña Mercédès, don Velasquez.

DON VELASQUEZ, s'élançant aux pieds du roi

Sire ! c'est le mien.

DOÑA MERCÉDÈS

Je me meurs !

DON CARLOS

Ah ! je savais bien, moi, qu'un fils ne donnait pas un soufflet à son père !...

DON VELASQUEZ

Non, sire ! Fernand ne l'a pas fait !... Dieu, qui a permis que sa main ne restât pas toujours innocente, n'a pas voulu, du moins, qu'elle fût souillée d'un si grand crime. Que la mère se taise, ou contrainte ou confuse ; qu'elle n'ose ou ne puisse confesser la vérité, même en présence du billot préparé pour son fils, je la plains, je l'excuse ; je ne la juge pas. Mais que l'on me demande, à moi, d'étouffer dans mon cœur la voix qui me crie : « Sauve-le,

c'est ton devoir !... Sauve-le, c'est ton fils !... » que je m'impose une discrétion barbare, et craigne, même aux dépens de l'honneur de la mère, de préserver la tête de l'enfant ?... Non, sire, ce serait criminel, révoltant, impossible... Mercédès, pardonnez-moi, vous que j'ai tant aimée ! vous dont je n'ai jamais prononcé le nom qu'avec respect ; vous qui, même après mon aveu, n'avez pas perdu tout droit à la considération, à l'estime !... pardonnez-moi de vous avoir forcée à rougir d'une faute qui fut la mienne, et, plus encore, celle de nos familles ! Pourquoi la haine succédait-elle à l'amitié qui les avait unies jusque-là ? pourquoi voulurent-elles séparer ceux qu'elles avaient rapprochés ?... Qu'avions-nous à voir, nous, pauvres enfants nés l'un près de l'autre, qui avons grandi l'un pour l'autre, qu'avions-nous à voir aux haines de nos parents ?... Et quand, pendant dix ans, on nous avait répété chaque jour : « Aimez-vous ! » n'étions-nous pas bien excusables de ne pas obéir, quand on nous disait tout à coup : « Haïssez-vous !... »

DOÑA MERCÉDÈS, qui était assise,
à part, en se levant

Oh ! quel souvenir !... (Faisant un mouvement pour sortir.) Sire, permettez...

(Un regard de don Carlos la retient. – Elle s'agenouille.)

DON VELASQUEZ

Voilà ce qui la perdit, ce qui nous perdit tous deux... Oh ! ce fut une terrible épreuve, quand, déjà coupable et toujours repoussé par son père, prêt à suivre le Génois Christophe Colomb sur des mers inconnues, je reçus une lettre d'elle qui m'avertissait des conséquences de notre faute, et m'apprenait que nous n'étions pas malheureux à demi. Je dévorai l'espace qui sépare Palos de Cordoue. Je sautai dans une barque attachée au rivage, et, profitant de la nuit ainsi que des flots grossis du Guadalquivir, qui m'élevaient presque au balcon où elle avait coutume de m'attendre, je j'élançai près d'elle... Oh ! Mercédès ! Mercédès ! ne vous suppliai-je pas de fuir avec moi ?... Votre père venait d'être

ruiné, et vous, la dernière consolation, la seule compagne de votre père devenu pauvre, vous étiez résolue à lui tout confier, à vous exposer à sa colère, mais à ne pas le quitter... Dites si, vingt fois dans cette nuit, je ne descendis pas dans ma barque et ne remontai pas au balcon ?... Dites si, la dernière, je ne vous pris pas dans mes bras et ne voulus pas vous emporter de force ?.... On venait à vos cris... il fallait fuir... Je la quittai pour toujours, sire, et je tombai sans mouvement en sentant son cœur se détacher du mien.

(Mercédès s'incline et tombe à genoux devant le roi.)

Scène VI

Don Carlos, doña Mercédès, don Velasquez, don Ruiz.

DON RUIZ, qui s'est avancé lentement

Relevez-vous, Mercédès. Vous avez quelque chose à ajouter au récit de cet homme...

(Il la fait passer près du roi, et descend tout à fait à droite.)

DOÑA MERCÉDÈS

Oui, car il fut bien noble, celui qui, en apprenant la ruine de mon père, vint lui demander ma main, c'est-à-dire le droit de substituer sa fortune à celle que nous avons perdue. Il fut bien généreux, celui qui, froidement accueilli par moi... et presque repoussé, n'en témoigna ni dépit ni ressentiment, et qui, m'aimant enfin, et pressé par mon père de m'arracher une réponse, entendit, sans paraître m'en respecter moins, le terrible aveu que j'avais à lui faire. Oui, sire, il fut bien grand, l'homme dont je déchirais le cœur en ce moment, et qui, me prenant les mains, me dit : « Mercédès, votre père veut être obéi. Je retirerais bien ma demande ; mais à quoi cela servirait-il ? Un jour ou l'autre, il faudra que le monde sache tout... et alors, vous serez déshonorée !... Un homme peut vous sauver, qui vous soit assez dévoué pour être votre époux aux yeux du monde, et un frère seulement vis-à-vis de vous. Je vous offre d'être ce frère, cet époux. Lorsque j'aime, Mercédès, c'est avec toutes les passions, non-seulement du cœur,

mais encore de l'âme, et le dévouement est au nombre de ces passions... – Ah ! mon frère, m'écriai-je, ayez pitié de votre femme, et sauvez l'honneur de mon père !... » Voilà ce qu'est don Ruiz, sire, et voilà ce que je lui dois !...

DON RUIZ, passant au milieu, à don Carlos

Et maintenant, roi don Carlos, à vous d'apprécier le crime, et de savoir ce que vous ferez du nom que je porte.

DON CARLOS

Demain, Grenade connaîtra ma sentence !

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une vaste terrasse devant l'Alhambra. – À gauche, le palais. – En face, à droite, l'entrée d'une prison. – Au fond, et dominée par la terrasse, la ville de Grenade, vers laquelle on descend par une large rampe qui longe à droite les murs de la prison. – Au lever du rideau, Ginesta, vêtue de blanc et enveloppée dans un long voile de novice, est assise sur une pierre, à la porte de l'Alhambra. – Comacho, assis par terre, au fond, paraît fort occupé à jouer aux cartes avec deux autres de ses compagnons. – Vicente, son chapeau posé sur le visage pour se garantir du soleil, est couché tout de son long du côté de la prison, comme un homme qui fait sa sieste. – Torribio, vêtu en mendiant et debout vers le côté gauche de la scène, paraît s'être placé là pour implorer la pitié de ceux qui entrent à l'Alhambra.

Scène première

Ginesta, Torribio, Comacho, Vicente et deux autres bandits,
don Lopez et une dizaine de seigneurs,
sortant successivement et par groupes du palais.

Tous ces seigneurs traversent en causant la terrasse et se dirigent vers la rampe qui descend à Grenade. Quelques-uns d'entre eux font l'aumône à Torribio, qui tend la main sur leur passage.

DON LOPEZ, aux deux seigneurs
avec lesquels il cause

Qu'un roi païen ou more fasse consister sa grandeur à se rendre invisible même à ses courtisans les plus intimes, cela se conçoit de la part d'un despote barbare ; mais qu'un prince chrétien, un roi d'Espagne, affecte de se dérober aux regards de ses fidèles sujets avec autant de soin que le feraient un sophi de Perse ou un sultan des Turcs, voilà ce que personne ne saurait approuver.

PREMIER SEIGNEUR

Votre humeur est légitime, don Lopez ; par bonheur, la conduite de votre fils don Ramiro se justifie d'elle-même, et il n'est

pas nécessaire que vous intercédiez pour lui auprès du roi.

DON LOPEZ

Eh ! vive-Dieu ! don Manoel, le roi n'a-t-il donc à s'occuper que de mon fils ? Et, à propos de ce duel et de ses conséquences fatales, un autre que Ramiro n'est-il pas en cause ? Cependant que fait le roi don Carlos pendant que les heures du jour s'écoulent ? Vous le savez, vous, don Manoel, vous qui de loin, comme moi, avez pu apercevoir l'intérieur de la chambre royale. Isolé dans sa pensée et penché sur la carte d'Espagne, il suit des yeux le courrier qui lui apporte le résultat de l'élection de Francfort et le nom du nouvel empereur d'Allemagne ! Par saint Jacques, don Manoel, on ne se joue pas avec cette indifférence de l'impatience de tout un peuple et de la douleur d'une famille.

PREMIER SEIGNEUR

Je ne sais, don Lopez, si, dans l'intérêt de ceux qui sont en cause, vous avez raison de souhaiter que ce jeune homme s'arrache à son isolement et à sa rêverie ; car, s'il en sort, je crains bien que ce ne soit pour quelque chose de terrible.

(Pendant ces dernières phrases, un officier débouche de droite et se dirige vers le palais. – Don Lopez et les seigneurs échantent un signe et reprennent leur chemin vers la droite.)

TORRIBIO, au moment où ils passent près de lui

Messeigneurs, ayez pitié d'un pauvre estropié, s'il vous plaît !

Scène II

Les mêmes, hors don Lopez et les seigneurs.

L'OFFICIER, à Ginesta

Je vous ai dit, señora, que le moment n'est pas venu pour vous de parler au roi.

GINESTA

Voilà quatre heures que j'attends sans me plaindre, señor ; j'attendrai bien encore le bon plaisir de Sa Majesté. La seule grâce que je demande, c'est que l'on ne me chasse pas d'ici. Non ! ce n'est pas la seule. Peut-être votre devoir ne s'oppose-t-il pas à ce que vous m'appreniez ce que l'on a fait de don Fernand,

dans quelle prison il a été conduit ?

L'OFFICIER

Je l'ignore, señora.

(Il entre au palais.)

TORRIBIO, qui peu à peu s'est approché
de Ginesta, vivement et à voix basse

Je le sais, moi.

GINESTA

Vous ?

TORRIBIO

Chut !

GINESTA, descendant vivement
la scène avec Torribio

Vous ?

TORRIBIO

Oui, moi.

GINESTA, le reconnaissant

Torribio !

TORRIBIO

Diantre ! je suis fâché que vous m'ayez reconnu si vite. Cela prouve que les autres n'y trouveraient pas plus de difficulté que vous, et, ceci posé, je crois que nous ferions aussi bien d'aller causer ailleurs.

GINESTA

Pourquoi ?

TORRIBIO

Parce que je me suis de nouveau brouillé avec la justice. Dire qu'hier encore, nous étions si bien ensemble ! Mais c'est une fatalité ! Depuis que je me connais, soit par sa faute, soit par la mienne, nous n'avons jamais pu vivre huit jours de suite en bonne intelligence.

GINESTA, avec angoisse

Où est-il, Torribio ? où est-il ?

TORRIBIO, indiquant la prison à droite

Là !

GINESTA

Dans la prison des condamnés ! Tu l'as vu ?

TORRIBIO

Je lui ai parlé.

GINESTA

Quand ?

TORRIBIO

Cette nuit.

GINESTA

Comment ?

TORRIBIO

Par sa fenêtre, juché que j'étais sur les épaules de quatre hommes dont le premier, celui de dessous, se tenait en équilibre sur un fragment de roche en saillie, à une vingtaine de pieds au-dessus de la route. Nous disons vingt... et mettons seize environ pour la hauteur de la pyramide, ça nous fait de trente-six à quarante pieds d'élévation au-dessus du sol, qui est très-raboteux en cet endroit. Vous saurez dans un instant pourquoi je suis si ferré sur la hauteur à laquelle je me trouvais. Donc, mes quatre hommes aidant, et un cinquième qui a eu l'idée de se faire alguazil, non pas par vocation, mais pour s'entretenir la main ; un cinquième, dis-je, Calabasas, aidant aussi en faisant le guet, me voilà à la fenêtre du capitaine. « Je voudrais, lui dis-je en passant mon nez entre deux barreaux, avoir à vous offrir un escalier plus commode que celui-ci ; mais tel qu'il est, on y monte ; et si on monte, on peut descendre. Un bond jusqu'à la croisée (c'est votre affaire), un coup de lime au grillage (ça me regarde), et vous êtes libre... — Merci de ton dévouement, ami, merci de ton souvenir... » Et comme l'accent de ce merci ne me convenait qu'à moitié : « Capitaine, ajoutai-je tout en continuant mon opération sur le premier barreau, rien n'est perdu quand cinquante gaillards comme nous sont prêts à se faire tuer pour sauver la vie d'un homme... — Non, ma vie a déjà coûté l'existence à trop de gens : ne vous occupez pas de moi, mes amis... — Pardieu ! dit une voix

qui partait de la même cellule, mais d'un coin tellement sombre, qu'un chat-huant n'aurait pu y rien distinguer, puisque ce gentilhomme ne se sent pas d'humeur à profiter de vos services, j'en profiterai volontiers, moi... — Vous n'êtes donc pas seul ici, capitaine ?... — Eh ! non, reprit la voix, il n'est pas seul ; mais comme il le sera demain, au dire d'un petit chiffon de papier qu'on est venu me lire ce soir de la part du tribunal, autant vaut que je me sépare de lui tout de suite et que j'épargne à la justice le soin de m'arranger un cortège... » Je commençais à reconnaître cette voix sans pouvoir me rappeler cependant où je l'avais entendue... « Mon brave homme, dis-je, vous me semblez on ne peut plus intéressant ; mais vous comprendrez que si j'expose ma vie pour mon capitaine, je n'éprouve nullement le besoin de me faire trouser la peau pour vous... — Ah ! tu refuses, Torribio ?... — José l'Aragonais !... » C'était José l'Aragonais !... je l'avais reconnu... José, le traître qui a fait tomber notre ancien chef dans une embuscade !... « Te voilà donc pris !... Te voilà donc où tu aurais voulu nous voir ! Oh ! si je te tenais ! — Ah ! tu refuses ! » qu'il me dit, et soudain il pousse un cri de rage. À ce cri, la porte s'ouvre : deux ou trois alguazils, l'arquebuse au poing, paraissent sur le seuil de la cellule. Le scélérat leur montre la croisée. Une balle siffle, je l'esquive ; une seconde, je me baisse ; à la troisième, l'escalier fléchit, la pyramide chancelle, elle s'égrène, je reste en l'air... On veut saisir ma main : je lâche les barreaux... et, sans savoir comment, sans avoir eu le temps de me voir descendre, je me trouve assis sur la route ! De trente-six à quarante pieds, je ne me trompe pas de six pouces...

(Pendant ce récit, Vicente, Comacho et les deux autres se sont levés et approchent peu à peu, ayant toujours l'œil au guet, afin de ne pas éveiller l'attention. — À la fin du récit, tous sont auprès de Torribio.)

GINESTA, à elle-même

Fernand enfermé avec un criminel, avec un condamné à mort ! (Se tordant les mains avec désespoir.) Mais je ne pourrai donc pas voir le roi ?

TORRIBIO

Maintenant, señora, que l'échafaud se dresse ici ou ailleurs, que ce soit à ce coquin de José d'y monter ou à notre capitaine, nous serons là.

VICENTE

Pour laisser faire s'il s'agit de José.

COMACHO

Pour nous ruer sur l'escorte s'il s'agit de don Fernand.

(En ce moment arrive sur l'esplanade un chef d'alguazils, suivi d'un peloton de ses hommes. Il va avec eux vers la prison. Parmi ces hommes est Calabasas. Il marche le dernier. L'officier s'arrête, frappe, le guichet s'ouvre, puis la porte. L'officier fait entrer sa troupe. Pendant qu'elle pénètre dans la prison, Calabasas jette, en passant, un mot dans l'oreille de Comacho.)

CALABASAS, à Comacho

Il est condamné.

COMACHO, à Vicente

Condamné !

VICENTE, à Torribio

Condamné !

TORRIBIO, aux autres

Condamné !

(Ces mots ont passé de bouche en bouche avec une extrême rapidité. L'officier a placé de chaque côté de la porte, qui reste ouverte, deux alguazils. L'un des deux est Calabasas. À peine les mots précédents ont-ils été prononcés, que l'on voit apparaître sur l'esplanade deux files de pénitents noirs qui se dirigent vers la prison.)

GINESTA, avec effroi

Quels sont ces hommes, Torribio ?

TORRIBIO

Ce sont les frères de la Miséricorde, señora.

GINESTA

Et que viennent-ils faire ?

TORRIBIO

Ils ont pour mission...

GINESTA

D'accompagner le condamné au supplice ?

TORRIBIO

Non, señora, non pas de l'accompagner, mais... Ma foi ! j'aimerais autant qu'un autre que moi vous donnât ces explications.

GINESTA

Achève !

TORRIBIO

Mais... d'aller chercher son corps pour l'ensevelir quand le bourreau a rempli sa tâche. (Ginesta paraît près de s'évanouir.) Voyons, señora, un peu d'énergie !... Rien ne prouve encore qu'il soit question du capitaine. Moi, j'espère toujours qu'il s'agit de ce gueux de José. Ah ! brigand ! si je te tenais !

VICENTE

Quelqu'un sort du palais.

TORRIBIO

C'est le grand justicier.

(Ils remontent vers le fond.)

Scène III

Les mêmes, don Velasquez.

GINESTA

Ah ! monseigneur, vous qui savez pour qui se font ces apprêts funèbres, ayez pitié de mon effroi et de mes tortures !

DON VELASQUEZ, d'un ton morne
et d'une voix étouffée

Que demandez-vous, ma sœur ? Je ne suis plus chef de la justice. Titre, rang, dignité, j'ai tout rendu à celui de qui je tenais tout. Je ne suis rien qu'un pauvre gentilhomme isolé, sans amis, qui n'a pas même le crédit de pénétrer jusqu'à son roi et de lui crier grâce !

(Il tombe assis sur la pierre qui servait de siège
à Ginesta au commencement du tableau.)

GINESTA

Quoi ! même pour vous, le roi est invisible ?

DON VELASQUEZ

Le roi n'est plus au palais... et nul ne sait ou n'a daigné me dire de quel côté il a porté ses pas.

GINESTA, avec désespoir

Oh ! mon Dieu !

(Un héraut d'armes suivi de quatre trompettes, marchant entre deux pelotons de gardes la hallebarde sur l'épaule, sort de l'Alhambra et se dirige vers la ville. La foule envahit le théâtre de chaque côté. Le héraut arrive à l'entrée de la rampe, qu'il descend ; le cortège s'arrête ; les trompettes sonnent ; le héraut se penche sur la balustrade et lit.)

LE HÉRAUT

« Charles, roi, faisons savoir à tous que le crime dont Fernand de Torillas s'est rendu coupable étant de ceux auxquels la miséricorde divine peut seule pardonner, nous voulons et ordonnons qu'aujourd'hui, à la même heure et à la même place où fut commis le crime, Fernand de Torillas, la tête voilée, comme les sacrilèges, soit décapité par la main du bourreau. Moi, le roi. »
(Les trompettes sonnent de nouveau ; le cortège reprend sa marche.)

TORRIBIO, à ses compagnons

À notre poste !

(Ils disparaissent sur les pas des soldats. Velasquez, sans mouvement et sans force, pleure, la figure cachée dans ses mains.)

GINESTA, morne et immobile

Lui, c'est lui !... et plus d'espoir !... plus rien !

(La foule commence à envahir la scène.)

Scène IV

Les mêmes, peuple, doña Mercédès, doña Flor.

DOÑA MERCÉDÈS, entrant éperdue

Le roi !... le roi !... où est-il ?... Dites-le, je veux le voir...
Conduisez-moi.

DON VELASQUEZ, tressaillant

à cette voix et se levant avec terreur

Mercédès !

VOIX DANS LE PEUPLE

C'est la mère !...

DON VELASQUEZ, serrant
doña Flor dans ses bras

Oh ! bénie sois-tu, ma fille, qui ne l'as pas quittée !

GINESTA, à doña Mercédès

Madame, venez !... éloignons-nous d'ici.

DOÑA FLOR, la suppliant

Venez, venez, ma mère !

(On entend le glas d'une cloche. Tous les personnages restent immobiles et comme pétrifiés. La porte de la prison s'est ouverte : des soldats en sortent, qui font reculer et ranger la foule en formant la haie. Dans le chemin laissé libre défilent les alguazils, puis tout le funèbre cortège, puis enfin le condamné, soutenu par deux hommes et tout entier couvert d'un drap noir ; derrière lui vient le bourreau, puis deux aides et deux alguazils.)

DOÑA MERCÉDÈS, poussant un cri
qui meurt comme étouffé dans sa poitrine

Ah !...

(Elle s'affaisse sur elle-même, presque évanouie ;
doña Flor et Ginesta sont mourantes à ses côtés.)

DON VELASQUEZ

Mon fils !... mon fils !... Ah !...

(Les larmes le suffoquent. Le cortège s'éloigne. Les soldats qui formaient la haie se rapprochent et suivent en fermant la marche. Le peuple se précipite sur leurs pas.)

DOÑA FLOR, après un long silence,
reprenant à demi ses sens

Ma mère ! (Pleurant.) Je ne puis rien pour lui... rien pour vous !

DOÑA MERCÉDÈS

Pour lui ? Oui... il était là... tout à l'heure... il était... Ma fille !... mes enfants !... ne me quittez pas ! il me semble que je deviens folle... Il était au milieu d'eux... voilé... Je vais... je cours... (Apercevant don Ruiz qui entre.) Ah ! son bourreau !

Scène V
Les mêmes, don Ruiz.

DON RUIZ, pleurant

Non, Mercédès... Le prisonnier du roi... l'homme à qui, depuis ce matin, il a été interdit de faire entendre sa voix, d'émouvoir ses prières ; l'homme que l'on a conduit ici sans lui permettre de s'approcher de la foule pour crier : « Je pardonne ! » l'homme enfin que son repentir...

(Un immense cri, poussé au loin par la foule, glace de terreur tous les personnages. – La cloche tinte. – La nuit est venue peu à peu.)

DOÑA MERCÉDÈS

Fernand !

DON VELASQUEZ

Mort !

GINESTA

Ils avaient promis de l'arracher des mains des soldats. Lâches !... oh ! lâches !

DON RUIZ, d'une voix entrecoupée
et comme si sa tête s'égarait

Quels sont les insensés qui avaient promis cela ?... Pouvait-on approcher de la place fatale ? Un triple rang de hallebardiers n'en défendait-il pas toutes les issues ? Ô roi don Carlos ! malheur à celui qui, emporté par sa colère, s'adresse à ta justice ; car elle est prompte comme la foudre et impitoyable comme la fatalité !

(La nuit est obscure. – Un homme enveloppé d'un manteau est entré pendant que don Ruiz parlait. – Il s'est tenu dans l'ombre et s'avance lentement. – C'est don Carlos.)

Scène VI
Les mêmes, don Carlos.

DON CARLOS

Attendez, don Ruiz ; attendez, Velasquez ; attendez tous, avant de juger le roi.

DON VELASQUEZ

Lui !

DON RUIZ

Don Carlos !

(En ce moment, la porte de la prison s'ouvre et donne passage aux frères de la Miséricorde, qui passent deux à deux.)

DOÑA MERCÉDÈS

Sire, une grâce... Je vous demande une grâce, une seule. – Vous le voyez : ces hommes, ils vont relever au pied de l'échafaud le corps mutilé de mon fils. – Sire, je vous demande les restes de mon enfant !

(Le roi fait un signe au dernier des moines ; les autres passent.)

DON CARLOS, s'approchant
de don Ruiz, à demi-voix

Don Ruiz, tu m'avais fait gardien de ton honneur, j'ai voulu qu'il sortît pur et intact de mes mains. J'ai voulu, par la sévérité de ma sentence, prouver à Grenade, à l'Espagne, à tous, que c'était bien le fils qui avait levé la main sur son père. Mais ce que je n'ai pas voulu, don Ruiz, puisque le fils n'était ni assez peu coupable pour n'être point puni, ni assez criminel pour mourir de la mort des parricides, ce que je n'ai pas voulu... c'est qu'une mère pleurât à jamais son enfant. (Allant à l'homme et lui découvrant le visage.) Femme, voilà ton fils !

Scène VII

Les mêmes, don Fernand.

MERCÉDÈS, poussant un cri

Ah !

DON FERNAND, s'élançant dans ses bras

Ma mère !

TOUS

Fernand !

DON CARLOS, à don Velasquez

Velasquez, vous n'êtes plus mon grand justicier ; mais je vous fais vice-roi du Mexique. (Mouvement de doña Flor.) Don Ramiro pourra vous y suivre. – Et vous, Ginesta, enfant dévouée (Elle s'agenouille) ! vous n'êtes ni la bohémienne de la venta du *Roi*

more, ni la religieuse du couvent de l'Annonciade... Relève-toi, marquise de Montefior !... sœur de roi et fille de roi ! Tu as la grandesse d'Espagne... et cette grandesse, tu pourras, avec ton nom, la donner à ton mari (regardant don Fernand), ce mari fût-il un exilé. (Il fait un signe à don Fernand, qui s'approche.) Monsieur, en vous substituant un coupable obscur que la loi devait frapper aujourd'hui, en laissant croire que c'est sur vous que s'est appesantie ma justice, je vous ai dépouillé de votre noblesse et de votre nom. Vous n'êtes plus Fernand de Torillas... vous êtes un soldat... Mes États du Mexique vous sont ouverts. Partez à l'instant, à l'instant même. – À vous de demander à votre épée un nom nouveau et une noblesse nouvelle.

DON VELASQUEZ, au roi

Je pourrai le suivre. – Merci, mon roi, merci !

DON FERNAND

Ginesta ! ma mère ! (S'agenouillant devant don Ruiz.) Pardon, mon père ! oh ! pardon !

DON RUIZ

Je vous pardonne.

(On entend des rumeurs prolongées.)

DON CARLOS, à lui-même

Des nouvelles d'Allemagne, peut-être. Est-ce François I^{er} ? est-ce moi ?

Scène VIII

Les mêmes, un cavalier allemand.

Grands cris de joie au dehors. – La foule accourt par la droite avec des torches. Bruit de canon et de cloches.

LE CAVALIER, un parchemin à la main

Le roi ?... le roi ?... Sire !... Écoutez tous, vous ici présents ! Écoute, Grenade ! écoute, Burgos ! écoute, Espagne ! monde, écoute !... Salut à Charles-Quint, empereur élu ! Gloire à son règne !... Sire !...

(Il s'agenouille et présente le parchemin au roi.)

DON CARLOS

Merci, monsieur le duc de Bavière ; je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois l'annonce de cette grande nouvelle.

LE DUC

Gloire à Charles-Quint ! gloire à l'empereur !

LE PEUPLE

Gloire à Charles-Quint ! gloire à l'empereur !

DON CARLOS

Messieurs, gloire à Dieu seul, car Dieu seul est grand.

(Cris et fanfares.)

DISTRIBUTION

Don Carlos, roi d'Espagne	M. Taillade
Don Fernand de Torrillas	M. Clarence
Don Ruiz	M. Henri Luguët
Don Velasquez de Haro	M. Deshayes
Don Ramiro d'Avila	M. Charly
Don Alvar	M. Molina
Don Lopez	M. Alexis Louis
Calabasas	M. Bousquet
Torribio	M. Valnay
Vicente	M. Mercier
Comacho	M. Caliste
L'alcaide mayor	M. Borsat
Un fossoyeur	M. Ernest C.
Un chambellan	»
Un seigneur	»
Premier bandit	M. Arthur D.
Deuxième bandit	M. Marchand
Un serviteur	M. Prieur
Un héraut d'armes	»
Un officier	M. Lansoy
Un alguazil	M. Bernadac
Un chanteur	M. Muscadel
Doña Mercédès	M ^{me} E. Vigne
Ginesta	M ^{me} Juliette Rose
Doña Flor	M ^{me} Nantier
Paquitta	M ^{me} Clémence
Bandits, alguazils, marmitons et servantes de la posada, seigneurs, pages, bourgeois et bourgeoises, chanteurs, musiciens, peuple, gardes du palais, frères de la Miséricorde, etc.	

Musique de M. Amédée artus ; décors de MM. Cambon, Thierry, Poisson et Daran ; ballet de M. Honoré, costumes dessinés par M. Giraud.